

UNE

PREMIÈRE FAUTE :

DRAME MÊLÉ DE CHANTS ,

EN QUATRE ACTES

ET EN SEPT TABLEAUX.

Par MM. Ménessier, et C. Laurier.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 22 NOVEMBRE 1831, SUR LE THÉÂTRE DES JEUNES ÉLÈVES, DE M. COMTE.

- » De nos parens respectons la défense ,
- » Sans cesse pensons ici-bas,
- » Qu'ils ont pour eux , là haut la providence ,
- » Qui punit les enfans ingrats.

ACTE II , 3^e TABLEAU, SCÈNE I.

Paris.

J. BRÉAUTÉ, ÉDITEUR.

LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE ,
PASSAGE CHOISEUL, n° 62.

131864-A

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

LA DEFENSE:

PERSONNAGES DU PREMIER TABLEAU.

MADAME DORMILLY, riche veuve.

PAUL, son fils.

GUSTAVE, son neveu.

DEGLIGNY, ami de Paul.

DOMESTIQUES de Madame Dormilly.

La scène est chez madame Dormilly.

Nota. MM. les Directeurs de Province s'adresseront, pour cette pièce, à M. Armand Domergue, correspondant des théâtres, passage Choiseul, n° 12, et pour la partition, à M. Roger chef d'Orchestre du théâtre des Jeunes Élèves, également au théâtre.

UNE
PREMIÈRE FAUTE.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon meublé avec élégance ; portes à gauche, à droite et au fond ; à gauche, une table avec son tapis.

PREMIER TABLEAU.

SCÈNE I.

MADAME DORMILLY, *seule, appuyée sur la table, une lettre à la main.*

Mes soupçons étaient donc fondés!... Cette lettre de Ferville, mon banquier, ne me laisse plus aucun doute... quoi, Paul, mon fils bien aimé, abuserait ainsi de ma confiance!.... Je conçois maintenant ses longues absences, ses fréquens besoins d'argent... il ne quitte plus ce Dégigny, que cette lettre m'apprend enfin à connaître, et pour comble de malheur, il s'est brouillé, depuis deux mois, avec son cousin Gustave, dont la raison précœce devrait lui servir

6 **UNE PREMIÈRE FAUTE.**

d'exemple... Suivrai-je le conseil de Ferville...
éloigneraï-je mon fils, de Paris, pour quelque
temps?... Ah! Paul!... Paul!... ne me fais pas
repentir de ma faiblesse pour toi.

Air de Céline.

Mais je connais son caractère,
Il m'aime trop pour m'affliger ;
Un mot, un regard de sa mère
Et sa conduite va changer.

D'un vain espoir, peut-être, je me flatte.
Alors, mon Dieu, fais pour prix de mes soins,
Si son âme doit être ingrate
Que mes yeux n'en soient pas témoins. (bis).

SCÈNE II.

MADAME DORMILLY, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Ma chère tante!...

MADAME DORMILLY.

Gustave!... je te revois donc, après deux
mois d'absence.... combien je devrais te gron-
der.

GUSTAVE.

Tu n'en a pas le droit.

Air : Depuis long-temps j'aimais Adèle.

Depuis deux mois, privé de ta présence,
De ces doux lieux, fuyant comme un banni,

J'ai, chaque jour, par l'ennui de l'absence

Été, je crois, suffisamment puni.

Or, dans ce cas, ne pas être indulgente

Me semblerait un abus de tes droits ;

Car, pour un seul tort, bonne tante,

Ce serait me punir deux fois. (bis).

MADAME DORMILLY.

Vas ! je t'aime comme mon fils.

GUSTAVE.

Ton fils !... hélas ! il m'était bien difficile d'oublier la manière dont il m'a traité, grâce aux conseils de ce Dégigny qui l'aigrissait contre moi.

MADAME DORMILLY.

Eh, quoi, tu connaissais sa liaison avec Dégigny, et tu ne me prévenais pas !...

GUSTAVE.

Je l'avoue, les préjugés du collège m'ont arrêté. La réputation de rapporteur et de mauvais camarade vous expose à tant de désagréments !... mais je brave tout maintenant... j'ai appris trop d'infamies sur le compte de Dégigny, pour garder plus long-temps le silence sur les dangers auxquels Paul est exposé.

MADAME DORMILLY.

Parle vite....

GUSTAVE.

Si Dégigny n'était que léger, indocile, je

8 UNE PREMIÈRE FAUTE.

plaindrais déjà celui qui le choisirait pour ami; mais quel effroi une pareille liaison ne doit elle pas nous inspirer, quand tu sauras que Dégliny, pour satisfaire à ses folles dépenses, ne craint pas..... de voler son père.

MADAME DORMILLY.

Gustave! ne vas-tu pas trop loin?.. Non, je ne croirai jamais qu'un fils...

GUSTAVE.

Comment pourrai-je en douter?... c'est lui-même qui se vante hautement, et avec une tournure d'esprit merveilleuse, de ce qu'il appelle ses emprunts.

MADAME DORMILLY.

Grands Dieux!... et mon fils le nomme son ami!... je n'ai plus à hésiter... Oui, Ferville, je suivrai vos conseils, j'enverrai mon fils à Marseille.

GUSTAVE.

Tu veux l'éloigner! ô ma tante, je t'en conjure, n'en fais rien; ne me prive pas de mon ami... peut-être m'aime-t-il encore!... je vaincrai ma répugnance... je lui ferai de justes remontrances, qu'il écoutera, j'en suis sûr, car mes larmes lui prouveront que c'est mon cœur qui les lui adresse... je vais de ce pas...

MADAME DORMILLY.

Où cela?

GUSTAVE.

Dans sa chambre.

MADAME DORMILLY:

Il n'y est pas... ce matin Dégligny est venu le chercher, et depuis ce moment je ne l'ai plus revu.

GUSTAVE.

Eh bien ! je l'attendrai ici... ma tante promets-moi de suspendre encore ton arrêt.

MADAME DORMILLY.

Ton attachement pour Paul redouble la tendresse que je t'ai vouée... sois donc satisfait... mais qu'il t'écoute, ou je prendrai enfin un parti décisif.

Air des petits appartemens.

Je sens d'avance au tourment qui m'agite,
Qu'il est cruel, las ! de m'en séparer ;
Mais il le faut, demain je veux qu'il quitte
Ce faux ami qui pourrait l'égarer.

GUSTAVE.

Je sens d'avance au tourment qui m'agite,
Qu'il est cruel, las ! de nous séparer ;
Mais il le faut, la raison veut qu'il quitte
Ce faux ami qui pourrait l'égarer.

(Madame Dormilly sort).

SCÈNE III.

GUSTAVE, *seul.*

Pauvre tante!... je ne t'ai pas encore dépeint tout le caractère de Dégigny... j'aurais craint de trop t'affliger... Misérable! tremble, si ta funeste influence doit me priver de mon ami; je ne garderai plus de ménagemens, et la noirceur de ton âme sera publiquement dévoilée. (*En disant ces mots, il prend machinalement un livre sur la table près de laquelle il s'est assis.*)

Horace!... c'est le sien... autrefois il ne le laissait pas traîner ainsi.

Air : Muse des bois.

Horace était notre seul camarade,
 Ah! que de fois, au déclin d'un beau jour,
 Seuls, avec lui, pendant la promenade,
 Il nous a fait oublier le retour!
 Doux souvenir!... et que rien ne remplace,
 J'étais heureux, alors, de mon destin;
 Car sous un bras, je pressais mon Horace,
 Et soutenais sur l'autre mon cousin.

(*On entend dans la coulisse des éclats de rire bruyans.*)

Les voilà!

SCÈNE IV.

GUSTAVE, PAUL ET DÉGLIGNY, *entrant sans voir Gustave.*

PAUL ET DÉGLIGNY.

Air nouveau de M. Roger.

Gais adolescents
De nos jeunes ans,
Charmons les loisirs
Par de doux plaisirs.
Et que chaque jour,
Quelque malin tour,
Sur nous en ces lieux
Fixe tous les yeux.

DEGLIGNY.

Eh ! mais.... Nous ne sommes pas seuls....

PAUL.

Mon cousin !

DEGLIGNY.

C'est une surprise...

PAUL.

A laquelle je ne m'attendais guère.

GUSTAVE, *à part.*

Ma présence les intrigue.

DEGLIGNY.

Voilà donc ce jeune homme à grand caractère, qui ne devait plus te revoir ?

PAUL.

Il n'est pas revenu sans motif.

GUSTAVE.

Paul !.. mon retour semble t'étonner... n'as-tu donc ressenti aucun chagrin de mon absence?

DEGLIGNY.

Mais, Monsieur... Paul n'a rien fait pour...

GUSTAVE.

Monsieur, ce n'est pas à vous que je parle. (à Paul). Ne peux-tu me répondre toi-même ?

PAUL.

Je ne sais pourquoi tu sembles m'adresser des reproches ?

GUSTAVE.

Quoi ! réellement l'ignorerais-tu ?... (Paul garde le silence). Il se tait !.. Ah ! je n'y tiens plus... Paul je t'abandonne à ton destin. (Il fait un pas pour sortir).

PAUL.

Il s'en va !.. Gustave ! (Il veut courir après lui, Dégligny le retient).

GUSTAVE, revenant.

Dégligny... pourquoi retenez-vous mon cousin ? (Après un silence, à Paul). Donne-moi la main.

PAUL.

De grand cœur!.. Il est impossible de te résister.

DEGLIGNY, *à part.*

Au diable le sentiment!

GUSTAVE.

Air : *On se taira.* (du Cousin Frédéric).

Embrassons-nous,

Cher cousin , ma joie est extrême!

Bannissons nos discords jaloux ,

La paix est le bonheur suprême.

Embrassons-nous.

DEGLIGNY, *avec un dépit déguisé.*

C'est celà!.. Plus de haine... entre des parens , des amis.

Même air.

Embrassez-vous,

Qu'entre vous la paix soit durable,

Gustave vaut bien mieux que nous...

(*à part*). Que ne puis-je le voir au diable!...

(*haut*). Embrassez-vous.

GUSTAVE, *le repoussant doucement.*

Je n'embrasse que ceux que j'aime, Monsieur.

PAUL.

Gustave , ne veux-tu donc pas mettre un terme à votre inimitié? Une haine de collègue

de plus de deux mois... Ça ne s'est jamais vu... C'est une calamité!.. Allons, que vos ressentiments s'éteignent à mon profit et pour célébrer dignement ce beau jour... Réalisons ensemble le charmant projet que Dégigny vient de me communiquer.

GUSTAVE.

Dégigny... Un projet...

PAUL.

C'est demain la fête de Vincennes. Nous avons résolu d'y passer la journée... Viens avec nous.

GUSTAVE.

Ta mère, est-elle instruite de ce projet?

PAUL.

Non, non!.. Elle n'aime pas Dégigny.

GUSTAVE.

Et tu veux que je partage avec toi, des plaisirs que, peut-être, elle n'approuverait pas?

PAUL.

Quel mal y a-t-il d'aller à Vincennes? tu la fais aussi trop sévère.

GUSTAVE.

Sans doute; en apparence, une promenade est innocente? mais... Écoute, je veux bien y aller.

PAUL.

Mon cher cousin !

GUSTAVE.

Mais à une condition.

PAUL.

Encore des obstacles !.. Voyons donc.

GUSTAVE.

C'est que tu iras de ce pas prévenir ta mère.

PAUL.

N'est-ce que cela?.. J'y cours... Aussi bien ma bourse est à sec; (*riant*). et je n'ai pas comme Dégigny, la ressource des emprunts. (*Dégigny rit aussi*).

GUSTAVE, *à part*.

Grands dieux !.. il rit de cela. (*Haut*). Cours donc, pendant ce temps, je causerai avec monsieur.

PAUL.

Air : *Je saurais bien te faire marcher droit.*

Mon cher cousin le veut absolument,
Je vais sur l'heure aller près de ma mère ;
Quand j'obéis, tout au moins, je l'espère,
Il avouera, que je suis complaisant.

DEGLIGNY, *à part*.

En désirant causer seul avec moi,
Que me veut-il?... il me faut l'entendre.

Avant qu'il parte, en vérité, je croi,
Le deviner et le comprendre.

ENSEMBLE.

Ton }
Mon } cher cousin le veut absolument, etc.
(*Paul sort*).

SCÈNE V.

DEGLIGNY, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Il est sorti... asseyons-nous.

DEGLIGNY, *s'asseyant*,

Dieu! quel air solennel!

GUSTAVE.

Je vais aller droit au but.

DEGLIGNY.

Tant mieux! le sermon sera moins long.

GUSTAVE.

Dégligny, votre présence dans notre famille a semé le trouble et la désunion; le trouble, par les inquiétudes que votre liaison avec Paul, causé à ma tante; la désunion, en me privant de l'amitié et de la société d'un parent que je n'ai jamais quitté, et que je chéris à l'égal d'un frère. Pendant deux mois j'ai gardé le silence; un moment de réflexion m'a fait sentir que ce silence était coupable, et ce matin,

comme je venais instruire ma tante de tout ce que je sais, une lettre d'un ami m'avait épargné ce soin.

DEGLIGNY.

Il est des gens pour qui parler est un besoin.

GUSTAVE.

Il en est aussi pour qui c'est un devoir, et ce matin, j'étais du nombre de ceux-là.

DEGLIGNY.

C'est trop juste... Les liens du sang... L'amitié...

GUSTAVE.

Je viens de vous le dire, madame Dormilly a conçu des inquiétudes, fondées ou non, elle craint, et pour se tranquilliser a résolu, quoiqu'il lui en coûte, de se séparer de son fils, s'il continue à vous voir. Voilà une belle occasion de prouver votre amitié à Paul!... Allez trouver sa mère; proposez-lui de quitter notre Collège, plutôt que de souffrir qu'elle se prive de son fils à cause de vous.

DEGLIGNY, *riant avec dépit.*

Ah! ah! ah!.. Ce n'est pas mal.

GUSTAVE.

Ai-je dit quelque chose de trop?

DEGLIGNY.

Non, si je suis ce que tu penses, un sot! beaucoup trop, si comme je le crois, j'ai deviné ton but.

GUSTAVE.

Je ne le cache pas, le désir de conserver un fils à sa mère...

DEGLIGNY.

Étalage de sentimens que tout cela. Ton véritable but est de m'éloigner de Paul, parcequ'il préfère ma société à la tienne; tu es jaloux! Voilà ma réponse: Madame Dormilly fera ce qui lui plaira et moi aussi; mais Paul seul, pourra me faire renoncer à le voir.

GUSTAVE, *se levant.*

Ah! c'en est trop!.. De quel œil voulez-vous que sa mère voye les prouesses dont vous vous vantez constamment... et que je ne veux pas qualifier.

DÉGLIGNY.

A ton aise... voyez le grand mal d'obliger mon père à me prêter de l'argent!

GUSTAVE.

Cessons de plaisanter sur ce sujet.

DÉGLIGNY.

Je ne plaisante pas, c'est toi qui t'emportes.

Mon père a des revenus qu'il ne mange point;
je suis son seul parent, son légataire univer-
sel; je ne fais de tort qu'à moi.

GUSTAVE.

Qu'à toi! ah! Dégligny... une fois au moins
écoute mes avis.

Air : nouveau de M. Roger.

Reviens , reviens de l'erreur qui t'abuse ;
Non , ton esprit est plus judicieux.
Quoi! tu voudrais qu'on trouvât une excuse ,
Dans ce qui doit à tous les yeux
Te rendre encor plus odieux.
Ah! malheureux , sous tes pieds vois l'abîme ;
Voler son père!... quelle horreur!
Car à la fois et par le même crime,
C'est outrager la nature et l'honneur. (bis).

DEGLIGNY.

As-tu fini, sermoneur infatigable ?

GUSTAVE.

Ainsi donc, monsieur, je n'ai rien à espérer
de vous ?

DEGLIGNY.

Non, tant que vous me demanderez une
chose absurde et injuste.

GUSTAVE, *à part.*

Paul! c'est à toi maintenant qu'il faut m'a-
dresser... puisse-tu m'écouter!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PAUL.

GUSTAVE, *allant au devant de lui.*

Eh bien ! Paul !...

PAUL, *le courroux dans les yeux.*

J'ai vu ma mère, monsieur !...

GUSTAVE.

Monsieur !... ce ton...

PAUL.

Est le seul qui convienne maintenant vis-à-vis de vous.

GUSTAVE.

Explique-toi !...

DEGLIGNY.

Qu'est-il donc arrivé ?

PAUL.

On veut que je m'éloigne de toi, Dégligny ; les calomnies les plus atroces ont été répandues sur ton compte (*regardant Gustave*). et j'en soupçonne l'auteur.

GUSTAVE

Des calomnies !

DEGLIGNY, *à part.*

Bravo !

PAUL.

Mais qu'on ne croye pas par des menées sourdes, affaiblir l'attachement que je te porte... rien ne pourra me faire renoncer à l'amitié que nous nous sommes jurée.

GUSTAVE.

Malheureux! (*à part*). il partira.

PAUL.

Dégligny, c'est entre nous, à la vie, à la mort!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME DORMILLY.

MADAME DORMILLY, *paraissant subitement*.

Qu'entends-je!

PAUL.

Ciel! ma mère!...

DEGLIGNY, *à part*.

Diable! on nous écoutait.

MADAME DORMILLY, *à Dégligny*.

Voilà donc, monsieur, les suites de la liaison que vous vous obstinez à entretenir avec Paul... un fils... un fils, jusqu'ici respectueux, qui ose maintenant braver les ordres de sa mère!

PAUL.

Ah! ne croyez pas...

MADAME DORMILLY.

J'ai tout entendu, mon fils... mais si vous voulez me persuader que j'ai mal compris..... écoutez mes volontés; promettez-moi de vous y soumettre... Cette fête, pour laquelle vous veniez encore me demander un argent, que depuis long-temps vous employez si mal... je vous défends expressément d'y aller... et surtout d'y aller avec monsieur... Jurez de m'obéir.

PAUL.

O ciel!...

DEGLIGNY, *bas.*

Promets tout ce qu'on voudra.

PAUL.

Eh bien, ma mère, je n'irai pas... je te le promets....

MADAME DORMILLY, *à Dégligny.*

Quant à vous, monsieur, je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'après un pareille scène les convenances vous ordonnent de faire.

DEGLIGNY, *d'un ton insolent.*

Mais madame...

(*Madame Dormilly sonne.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LES DOMESTIQUES.

LES DOMESTIQUES.

*Final.**Musique nouvelle de M. Roger.*

Nous voici,
Que se passe-t-il donc ici?

MADAME DORMILLY.

Jusqu'à la porte
Accompagnez monsieur,

DEGLIGNY, *à part.*

Me traiter de la sorte,
J'étouffe de fureur !...

(haut). Vous allez être obéie.

ENSEMBLE.

PAUL.

Bonne mère, je t'en prie,
Montre lui moins de rigueur.

MADAME DORMILLY.

Non, je veux être obéie,
C'est pour toi, pour ton bonheur.

GUSTAVE.

Elle veut être obéie,
C'est pour lui, pour son bonheur.

DEGLIGNY, *bas à Paul.*

Paul, songe à notre partie....

PAUL, *de même.*

Mais de l'argent?

DEGLIGNY, *de même.*

J'en aurai, sur l'honneur.

MADAME DORMILLY, *à Paul*

Que ma leçon te soit propice,
Descends dans ton cœur un moment;
Tu verras que le moindre vice
Porte avec lui son châtement.

DEGLIGNY.

A me retirer à l'instant,
Madame, je m'apprête,
Je vous fais mon remerciement.

ENSEMBLE.

MADAME DORMILLY ET GUSTAVE.

A partir, enfin il s'apprête,
Pour mon cœur, quelle douce fête,
Pour n'y jamais revenir
De ces lieux il va sortir.

DEGLIGNY.

Laissons les croire à ma défaite,
Prudemment battons en retraite,
C'est un affront à subir
Dont je saurai les punir.

PAUL, *à Dégligny.*

Eloigne-toi, bats en retraite,
Sois sage, point de coup de tête,

Je vais selon ton désir,
Te rejoindre avec plaisir.

LES DOMESTIQUES.

Qu'à quitter ces lieux il s'apprête ,
S'il tente quelque coup de tête,
D'ici, nous l'ferons sortir,
Par la fenêtr' , sans mentir.

(*Les domestiques reconduisent Dégligny jusqu'au fond ; Paul, Gustave et madame Dormilly sortent à droite.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.



VINCENNES.

PERSONNAGES DU DEUXIÈME TABLEAU.

MADAME DORMILLY.

PAUL.

GUSTAVE.

DEGLIGNY.

POULOT dit MOUTARD.

DÉTOURNE.

M. ROBINEAU.

M^{me} ROBINEAU.

CHRISTOPHE, leur fils.

VOIS-TOUT MOUCHARD.

LA RODE, MOUCHARD.

MARCHANDS, PEUPLE, SALTIMBANQUES.

(La scène est à Vincennes.)

Le théâtre représente le champ de foire à Vincennes. Dans le fonds, sur la gauche, plusieurs baraques de marchands et une de marionettes.

DEUXIEME TABLEAU.



SCÈNE IX.

POULOT.

POULOT, seul, *Il est assis sur un banc de gazon.*

Allons, c'est fini... Rien... J'ai beau me creuser la coloquinte, je ne trouve aucun moyen de déjeûner.

Air : Vaudeville de l'Artiste.

Chaque jour la misère
Augmente à faire peur ;
Un seul pas on n'peut l'faire
Sans trouver un voleur.
Je frémis quand j'y pense...
Combien il est fatal ,
De voir la concurrence
Nous faire tant de mal.

Mais v'là l'grand Détourne.

SCÈNE X.

POULOT, DÉTOURNE.

DÉTOURNE, *à lui-même, en entrant.*

J'ai idée qu'la journée s'ra bonne ; le temps est beau ; les coucous et les omnibus nous amèneront des *simples*.

POULOT.

Dites donc !..

DÉTOURNE.

Qu'est c'que c'est?.. Qué-que tu fais donc là, moutard ?

POULOT.

J'cherchais un homme de mérite qui voulut ben m'permettre de travailler avec lui... J'vous rencontre... est-ce heureux !

DÉTOURNE.

Pourquoi que tu n'travailles pas avec ton premier maître, Durand ?

POULOT.

Pisqu'il est à Poissy d'puis huit jours.

DÉTOURNE.

Ah!.. diable.. C'pauvre petit... Tiens, j'veux ben m'charger d'achever ton éducation.

POULOT.

Vrai, vous permettez que j'sois avec vous ?

DÉTOURNE.

Oui, mioche... et pour t'encourager, nous allons d'abord aller déjeuner.

POULOT.

Déjeuner !.. J'en suis encore et je n'voud'rai pas.

DÉTOURNE.

Eh bien ! partons.

Air : *Quand papa lapin mourra.*

Viens , le temps est précieux
Il faut fair' diligence ,
Surtout de la tempérance ,
J'n'aim' pas les gens vicieux.

POULOT.

Quel coup du ciel , d'vous trouver sur ma route ,
Sans vous , j' faisais à mon ventr' banqueroute.

ENSEMBLE.

DETOURNE.

Viens , le temps est précieux , etc.

POULOT.

Partons , l'temps est précieux ,
Nous ferons diligence ,
On peut êtr' voleur , je pense ,
Sans être vicieux.

(*Ils sortent à gauche*).

SCÈNE XI.

GUSTAVE , MADAME DORMILLY.

GUSTAVE.

Nous voici arrivés... Ne vous tourmentez pas
ma chère tante... Nous allons bientôt le re-
trouver.

MADAME DORMILLY.

Ingrat enfant!.. Oublier sa promesse, ma défense!.. Préférer les conseils de Dégigny aux ordres de sa mère!.. Profiter de mon absence pour s'échapper de ma maison!

GUSTAVE.

Calmez-vous, vous dis-je; peut-être se repend-il déjà de son escapade!

MADAME DORMILLY.

Non, je sens que s'il se présentait, en ce moment, devant moi, je ne serais pas maîtresse de ma colère.

GUSTAVE.

Eh bien! ma tante, confiez, à moi seul, le soin de le chercher; rendez-vous au village de Maisons, chez monsieur de Ferville; vous y êtes attendue aujourd'hui... Soyez tranquille, si je ne puis déterminer mon cousin à quitter la fête, au moins, je veillerai sur lui.

MADAME DORMILLY.

Mais si Dégigny l'a entraîné autre part, .. que feras-tu?

GUSTAVE.

N'ai-je pas avec moi mon Saint-Lambert?

MADAME DORMILLY.

Ah! pourquoi Paul n'a-t-il pas tes goûts!..
Tu aimes à t'instruire, toi, et je vois qu'on
t'avait à bon droit surnommé, au Collège, le
sage de seize ans.

GUSTAVE.

Par dérision!.. Mais que m'importe.

Air : heureux habitans.

Chacun sans façon ,
De moi veut rire ,
Et me déchire ,
Par goût et par ton ,
Ces messieurs raillent sans raison.
Leurs sots quolibets ,
Leurs malins traits ,
Et leur satire,
Me touchent un peu , mais
Ne me fâcheront jamais.

Ces petits esprits ,
Sur les bancs poudreux du Collège ,
Sont à peine assis ,
Qu'ils font déjà les érudits ;
Nul, hors leurs amis ,
Du savoir n'a le privilège ;
Et dans leurs travers ,
De Racine ils refont les vers.

UNE PREMIÈRE FAUTE.

Hier, l'un me dit,
 Oui, ton esprit,
 Je le confesse,
 Est vraiment profond,
 En riant son
 Voisin répond :
 Que j'ai de Charron,
 La tristesse
 Sans la sagesse,
 Et que de Platon,
 Je dois faire pâlir le nom ;
 Prenant l'air pédant,
 L'autre dit : je hais la morale,
 Je suis assez grand,
 Pour m'en passer dorénavant.
 Puis, part à l'instant,
 Pour aller jouer à la balle,
 Et la tête en dueil,
 Rapporte un coup de poing sur l'œil.
 Chacun sans façon, etc.

MADAME DORMILLY.

Mon cher Gustave, que leurs sottes plaisan-
 teries ne te fassent jamais changer de résolu-
 tion... Mais tu ne m'écoutes plus.

GUSTAVE.

Je tremble toujours que Paul n'arrive en ce
 moment.

MADAME DORMILLY.

Aimable jeune homme, je te comprends...
Eh bien! je m'envais... Mais si tu rencontres
Paul, gronde-le bien fort... Que je n'aie plus ce
soir qu'à lui pardonner.

Air : *Pourquoi me réveiller?* (Gentilhomme de
la chambre).

Je vais aller enfin
Chez de Ferville,
Sois tranquille,
Si tu le vois enfin,
Mon ami, gronde ton cousin.

GUSTAVE.

Oui, vous pouvez partir,
De sa faute, en revanche,
Je saurai, sans mentir,
Le faire repentir.

MADAME DORMILLY.

Je m'en rapporte à toi,
J'aime mieux, je suis franche,
Que ce soit lui, ma foi,
Qui le gronde que moi.

ENSEMBLE.

MADAME DORMILLY.

Je vais aller enfin, etc.

GUSTAVE.

Ma tante allez enfin

Chez de Ferville,
 Bien tranquille,
 Si je le trouve, enfin,
 Je saurai gronder mon cousin.

(*Madame Dormilly sort*).

SCÈNE XII.

GUSTAVE.

Cette bonne tante!.... ah! si Paul savait le chagrin qu'il lui cause... mais où le chercher?... c'est ici, je crois, le lieu le plus fréquenté de la fête... il ne peut manquer d'y venir... attendons-le en lisant... en lisant!... eh, le puis-je?... au milieu de tout ce bruit?... bois touffus, lac paisible d'Hermenonville où êtes vous!

Air de Colalto.

Oui, dans ces lieux où repose Rousseau,
 J'éprouve un charme, un plaisir ineffable!
 Et je sens là, qu'il n'est pas de pinceau,
 Pour rendre ce bonheur, à nul autre semblable.

Près de son marbre glacial,
 Sous les bosquets charmans d'Hermenonville,
 Mon cœur s'élève au souvenir d'Emile,
 Et de l'auteur du Contrat social. (bis).

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, *plusieurs marchands et marchandes étalant leurs Boutiques.*

CHOEUR.

Air : *Ronde de la pauvre fille.*

Chassons les soucis,
 Bientôt de Paris,
 Va venir le monde,
 A la ronde,
 Faut êtr' d'ligent,
 Car c'est à présent
 L'seul moyen de gagner d'l'argent.

GUSTAVE.

Paul ne vient point... Voyons d'un autre côté. *(Il sort).*

LE CHOEUR REPRENANT.

Chassons les soucis,
 Bientôt de Paris, etc.

SCÈNE XIV.

DEGLIGNY, PAUL ; *les marchands occupés, allant et venant dans leurs Boutiques pendant la scène.*

DEGLIGNY.

Ah! ah! ah!... J'en rirai long-temps.

PAUL.

Et moi donc?

DEGLIGNY.

Tu le vois, on n'est jamais dans l'embarras avec de l'imagination.

PAUL.

Et de semblables expédiens. Tu me fais jouer gros jeu!.. que dira ma mère quand elle saura que j'ai vendu mes livres d'étude ?

DEGLIGNY.

Eh ! mon Dieu, ne peux-tu les avoir perdus ?.. ça se voit tous les jours au collège.

PAUL.

Si je puis le lui persuader, tant mieux ! mais je te promets bien que pareille chose ne m'arrivera plus. Dégligny, je crois que j'ai eu tort d'écouter tes conseils.

DEGLIGNY.

Tu es un enfant ! Sois homme, que diable !... tu as dix-sept ans, il faut bien jouir un peu de la vie et de ses plaisirs. Nous voulions voir la fête de Vincennes et nous n'avions pas d'argent ; nos amis vivans auraient peut-être refusés de nous en prêter ; nous nous sommes adressés aux morts, et sur leur signature, nous en avons trouvé chez le premier Banquier venu... c'est-à-dire chez le premier Bouquiniste du pont Saint

Michel. Vivent Tite-Live, Euripide, Virgile,
et compagnie!

Air : Vaud. de la famille de l' Apothicaire.

Ca diner des plus excellens,
Mon cher Paul, digne d'une altesse.
Nous est payé par des savans,
Chacun d'eux y fournit sa pièce.
Homère et le rudiment grec,
Se sont fondus dans le potage;
Horace a payé le bistteck,
Phèdre, le vin et le fromage.

PAUL.

Maintenant que nous avons dîné, qu'allons
nous faire ?

DEGLIGNY.

Des farces, mon ami, des farces!... c'est ce
qu'il y a de mieux à faire dans les foires.

PAUL.

Vas donc pour les farces.

DEGLIGNY.

Justement, voici le monde qui vient de ce
côté, nous n'allons pas manquer d'occasion de
nous amuser aux dépens des jobards.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, M. ET MADAME ROBINEAU,
CHRISTOPHE ROBINEAU, VOIS-
TOUT, LARODE, PROMENEURS, etc.

CHOEUR.

Air : *Au lever d' la mariée.*

Après les travaux d'la s'maine,
L'bon ouvrier s'met en train,
Nous venons tous à Vincenne
Fêter la danse et le vin,
Oublieux des maux d'la s'maine,
Mettons d'côté le chagrin,
Que le plaisir nous entraîne,
Sans songer au lendemain.

M. ROBINEAU.

Mais Madame Robineau, vous marchez trop
vîte.

DEGLIGNY.

Oh! regardes-donc la honne caricature....
Gare à sa perruque!

PAUL, *le retenant.*

Prends garde Dégligny, vois-tu ces hommes?

DELIGNY.

Eh bien

PAUL.

Air : *Vos maris en Palestine.*

Chut!... Ils veillent sur les autres,

Par prudence, parlons bas,

Que nos secrets soient les nôtres,

Ces hommes ne me vont pas.

Salons, Boudoirs et Cuisines,

Partout ils vont fureter..

(Le tirant à l'écart).

Celui qui semble écouter;

C'est un Inspecteur des Mines.

DEGLIGNY.

Si nous le faisons sauter!

PAUL, *le retenant encore.*

Pas d'imprudences!

SCÈNE XVI.LES MÊMES, POULOT, DÉTOURNE,
NOUVEAUX PROMENEURS. *La foule devient
considérable.*

MADAME ROBINEAU.

Ah! voilà la fête qui commence.

CHRISTOPHE.

J'vas donc voir les porichinelles.

M. ROBINEAU.

Venez de ce côté. *(Ils vont se mettre devant
la baraque des marionnettes).*

DÉTOURNE, à Poulot, en lui désignant
Robineau.

Je m'charge de ce simple là ; prends bien tes mesures pour les autres. (*Ici tout le monde se met à rire des lazzis de polichinelle*).

PAUL.

Ça m'ennuie !

DEGLIGNY.

Reste donc , j'aime beaucoup les polichinelles. (*Ici on se presse un peu dans la foule*).

MADAME ROBINEAU.

Ah ! mon dieu , j'étouffe.

M. ROBINEAU.

Prenez-donc garde, messieurs, il y a une dame ici.

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

LE MAÎTRE, des marionnettes sortant sa tête de la baraque, avec un air gravement comique.

J'ai l'honneur de prévenir les *espectateurs*, grands et petits, de s'tenir tranquilles, sans quoi que je lèverai la *siance*. (*On rit de nouveau*). ah ! ah ! ah !

DÉTOURNE.

Il nous insulte, à bas la baraque.

ROULOT.

A bas la baraque.

TOUS.

Oui, oui, oui.

DEGLIGNY, *bas à Paul.*Aide-moi, nous allons mettre le spectacle
sans dessus dessous ; pousse avec moi.

PAUL.

Va, ferme!

ROBINEAU.

Mais Messieurs, permettez.

CHOEUR.

Air : *Quoi c'est Félix.*Finissez donc,
Quell' trahison !
C'est affreux.

Quel désordre en ces lieux !

On n' peut pas
Faire un pas

Dans tout ce tracas.

ROBINEAU.

Poulette !.. prends garde à ton sac.

DÉTOURNE, *continuant à crier.*

A bas la baraque.

(La poussée devient plus forte; la Boutique

des Marionnetes est renversée ; et c'est en ce moment que Détourne enlève la montre de Robineau).

ROBINEAU.

Ma montre!.. Au voleur, au voleur!

TOUS.

Au voleur, au voleur!

PAUL.

Sauvons-nous. (*Détourne s'est confondu dans la foule*).

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, VOIS-TOUT, LA RODE,
SOLDATS.

VOIS-TOUT, *barrant le passage à Paul et à
Dégigny.*

On ne passe pas... soldats, cernez l'avenue.

ROBINEAU.

Ah! Monsieur l'Inspecteur, faites-moi rendre ma montre.

VOIS-TUT.

Tâchons d'abord de la retrouver et nous verrons après.

ROBINEAU.

Comment nous verrons après?...

VOIS-TOUT.

Soldats, veillez sur cet homme.

MADAME ROBINEAU.

Mais puisque c'est nous *qu'est* les plaignans.

VOIS-TOUT.

Silence!.. que tout le monde nous suive au corps de garde.

DEGLIGNY.

C'est inutile, Monsieur l'Inspecteur, il n'y a qu'à fouiller chacun.

VOIS-TOUT.

Ce petit monsieur a raison.

DÉTOURNE, *à part.*Moutard tu payeras pour tous. (*Il glisse la montre dans la poche de Dégligny.*)

POULOT.

Me v'là M'sieu, rien dans les mains, rien dans les poches.

VOIS-TOUT.

C'est bon, passe;.. à un autre.

POULOT, *à Détourne.*

Te v'là pincé.

DÉTOURNE.

Eh non...j'ai r'fillé l'objet dans la poche d'un autre.

DÉGLIGNY, à Paul, pendant que VOIS - TOUT fouille plusieurs individus.

Allons, il faut se préparer. (*Il met la main dans ses poches pour les retourner et s'arrête tout court. A part*). Qu'est-ce que je sens donc là ?

PAUL.

Pourquoi te presser ?.. On va trouver le coupable et nous serons dispensés de vider nos poches.

DEGLIGNY, à part.

Par quelle fatalité !..

PAUL.

Viens dans ce coin.

DEGLIGNY.

Tu as raison. (*à part*). Si je pouvais !.. Pourquoi pas ? (*Il l'entraîne dans un coin, et en le faisant passer, il glisse dans sa poche la montre qu'il tire de la sienne*). Au fait... Autant lui que moi !.. Voilà qui me vengera de sa mère et de son cousin.

(*Pendant cette scène, les deux exempts continuent l'examen des poches, et les soldats sont sortis au fur et à mesure ceux à qui ils ne trouvent rien*).

LA RODE, *allant à Dégligny.*

Allons, à vous, beau Monsieur.

VOIS-TOUT, *allant de même à Paul.*

Et à vous aussi.

DEGLIGNY.

Voyez, regardez. (*Il retourne ses poches*).

PAUL, *retournant aussi les siennes.*

Vous pouvez vous en dispenser. (*La montre tombe à terre*). O ciel! que veux dire celà?

ROBINEAU.

C'est ma montre!... je la reconnais.

FINAL.

Air : *Final de l'Auberge de Bagnères.*

TOUS.

Il faut qu'à l'instant on l'assomme.

PAUL.

Mais, Messieurs, je suis innocent.

ROBINEAU.

Vous... quand ma montre en ce moment,
Sur vous se trouve... Il est charmant.

VOIS-TOUT.

Soldats, arrêtez ce jeune homme,
Nous te ferons voir comme
On traite un filoux tel que toi.

MADAME ROBINEAU.

Vraiment, pour un tout jeune homme,
Il commence bien sur ma foi.

ENSEMBLE.

VOIS-TOUT, LA RODE, LES SOLDATS, MONSIEUR
ET MADAME ROBINEAU, MARCHANDS, PEUPLE.

Grâce aux soins de notre police,
Qu'il connaisse enfin la rigueur,
Des lois qu'il brave sans pudeur,
Allons livrons } le à la justice ;
Allez livrez }
Point de pitié pour un voleur.

PAUL.

Grands Dieux, moi, traduit en justice ;
Traité comme un vil malfaiteur,
Ah ! si ce n'est point une erreur,
Déjà commence mon supplice,
Ah ! je succombe à ma douleur.

DEGLIGNY.

Ma foi, j'échappe à la police,
Pour Paul, c'est sans doute un malheur ;
Sa mère, à la grande rigueur,
Viendra prouver à la justice,
Que son fils n'est point un voleur.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Ciel ! qu'ai-je vu... Paul qu'on entraîne,
Arrêtez,

PAUL.

C'est Dieu qui l'amène.

GUSTAVE.

Qu'a-t-il donc fait?

ROBINEAU.

Il a volé.

GUSTAVE.

Ciel.... qu'elle horreur!

PAUL.

Ne le crois pas...

TOUS.

Chez l' commissaire ,

Partons , partons.

GUSTAVE.

Ah , de sa pauvre mère,
Ce malheur percera le cœur.

ENSEMBLE.

VOIS-TOUT , LA RODE , etc.

Grâce aux soins de notre Police , etc.

PAUL.

Grands Dieux , moi traduit en Justice , etc.

DEGLIGNY.

Ma foi , j' échappe à la Police , etc.

GUSTAVE.

Paul dans les mains de la Police,
Comment parer à ce malheur ,

50 **UNE PREMIÈRE FAUTE.**

**Oh, sans doute, c'est une erreur,
Nous saurons bien à la Justice,
Prouver qu'il n'est pas un voleur.**

*(On emmène Paul, tout le monde le suit.
Tableau).*

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU ET DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

TROISIÈME TABLEAU.

POISSY.

PERSONNAGES DU TROISIÈME TABLEAU.

PAUL DORMILLY, détenu à Poissy.

GUSTAVE, son cousin.

POULOT dit MOUTARD, détenu à Poissy.

DURAND, autre détenu.

UN GUICHETIER.

VOLEURS, PERSONNAGES MUETS.

La scène est à Poissy.

Le théâtre représente une grande salle de la maison de Poissy; à droite et à gauche des portes, sur l'une on lit: Atelier A: sur l'autre; Passage de la Geole; près de cette dernière est une croisée garnie de barreaux; elle est ouverte. Cette salle n'a pour tout ameublement que deux ou trois bancs et une table grossièrement travaillée.

TROISIEME TABLEAU.

SCÈNE I.

(Il fait petit jour).

DURAND, seul, d'abord ; ensuite **POULOT**.

(*Au lever du rideau on entend les sentinelles, placées dans les cours, crier et répéter: Sentinelles prenez garde à vous*),

DURAND, *entrant par l'Atelier.*

C'est fini, pas moyen de taper de l'œil...
Ces *geusards* de sentinelles, font-ils un bruit!

LES SENTINELLES.

Sentinelles, prenez garde à vous!

DURAND, *allant à la fenêtre et criant.*

Les voleurs gardent les filous!.. On a marché ! qui va-là ?

POULOT, *venant par l'Atelier.*

C'est moi, Poulot...

DURAND.

Tu ne dors donc pas ?

POULOT.

La nuit qui précède un jour de sortie, on n'dort guère.

DURAND.

Ah ! c'est vrai... c'est aujourd'hui... Est-il heureux c'Poulot ! entré à Poissy en même-temps que moi, il en sort deux ans avant.

POULOT.

Dame ! c'est juste, mon premier Maître... Vous êtes le Professeur et je n'suis qu'l'élève.

DURAND.

Laisse venir mon tour, ils n'me r'verront pas de d'sitôt dans c'te cage à Poulets-d'Inde.

POULOT.

Ni moi. (*Le jour est venu tout-à-fait*).

DURAND.

T'as raison moutard, pus d'prison entre quatre murailles ; s'il faut la gober, Brest ou Toulon, à la bonne heure ! on a d'l'air, et puis c'est une recommandation.

POULOT.

Elle est belle la r'commandation !..

DURAND.

Qu'est-ce qui t'prend donc ?.. Sont-ce là les l'çons que j't'ai données ?.. V'la déjà plusieurs fois que j't'entends parler comme ça... Est-ce que par hasard tu t's'rais laissé emblêmer par c'raisonneur de Paul, l'ferluquet, comme nous

l'app'lons; j'suis content de l'voir partir aujourd'hui. Il m'embête à parler toujours de son innocence! Tiens, vois-tu, Paul ne vaut pas mieux qu' nous. Pourquoi qu'on nous cache son nom d' famille; sa mère et son cousin, viennent le voir quand ils veulent et sans la protection de leurs amis, qu'est-c' qui sait, il s'rait p'tetre au *Grand Pré*.

POULOT.

T'es toujours à en dire du mal.

DURAND.

J'l'aime pas, moi, j'l'ahis.

POULOT.

T'as tort d'lahir, c'est un bon garçon.

(*On entend sonner une grosse cloche*).

DURAND.

Ah! v'là l'heure du travail; j'y vais pour ne pas pincer l'amende. (*Il sort par la porte de l'Atelier*).

SCÈNE II.

POULOT, PAUL.

POULOT.

Je n'sais pas c'qu'il a à *débîner* toujours sur son compte. (*A Paul qui entre sans le voir*). Ah! bonjour, Monsieur Paul.

PAUL.

Bonjour Poulot.

POULOT, *gaiment*.

Eh ben ! c'est aujourd'hui qu'on nous sortons.

PAUL.

Oui, ce matin.

POULOT.

Vous dites ça d'une drôle de manière... Il m'semble c'pendant qu'on nous n'laissons rien ici qui nous attache.

PAUL.

C'est vrai... mais que pouvons nous espérer trouver dans le monde où nous sommes deshonorés ?

POULOT.

Ah ! bah... Il n'est pas écrit sur not'coliquinte : j'ai z'été à Poissy.

PAUL.

Non, mais on le porte écrit dans son cœur.

POULOT.

On n'y pense pas, ça finit là.

PAUL.

Est-ce possible ?.. Quelqu'endurci que soit un criminel, il arrive un moment où il ne peut échapper à ses remords... N'y as-tu jamais songé ?

POULOT.

Ma foi ! non , puisque ça tourmente.

PAUL.

Je le conçois... Ta position est moins affreuse que la mienne. Tu n'as pas comme moi reçu une belle éducation , dont le seul avantage dans ce moment, est de me faire sentir plus vivement qu'à toi , l'état de dégradation dans lequel je suis tombé par ma faute.

POULOT.

Si j'suis ici, c'est pas la mienne. Si j'avais eu le choix d'un métier, p't'etr' ben que j'n'aurais pas pris c'lui que j'fais. Mais mon père n'm'en avait pas fait apprendre un quand il est mort... J'étais trop jeune... Un voisin me recueillit... C'était un voleur... et j'suis dev'nu voleur.

PAUL.

Ainsi donc aujourd'hui , tu sors de Poissy et demain tu recommenceras ?

POULOT.

Faut ben vivre.

PAUL.

Tu seras arrêté de nouveau !

POULOT.

Plus ou moins vite ; ce sont là les désagré-

58 UNE PREMIÈRE FAUTE.

mens du métier ; on vole , on va en prison, on sort et l'on r'commence,

PAUL.

Malheureux !.. Tu ne vois qu'un degré dans le crime. Il y en a mille ; tu les franchiras tous. Tu arriveras au dernier !.. Là seulement s'arrête le criminel de profession,

Air de M. Roger.

Il est trop tard, là doit finir sa vie !

Il ne saurait sur ses pas revenir.

Laisse, laisse une main amie,

Pour te sauver, à tes yeux découvrir,

Le voile épais qui cache l'avenir.

Vois-tu là bas... au foinain apparaitre...

Un homme !... une tête !... un couteau !...

La tête... est la tienne peut-être,

Et cet homme... C'est le Bourreau.

POULOT, *poussant un cri d'horreur et prenant sa tête à deux mains.*

Ah !

PAUL.

Tu as frémi !

POULOT, *n'osant détourner les yeux.*

Ah !

PAUL.

Du courage..

POULOT.

Monsieur Paul!.. d'ma vie, j'n'oublirai...
J'vois encore ce tableau....

PAUL.

Conserve-en toujours le souvenir et tu es
sauvé.

POULOT.

Oui, oui... mais pas un mot de tout ça d'avant
les camarades... Je n'réponds pas de c'qui
f'raient Vous n'savez pas c'que vous avez d'en-
nemis ici; vot' langage et vot' conduite vous en
ont fait un de chaque dét'nu.

PAUL.

Que leur ai-je donc fait ?

POULOT.

Vous les avez fait rougir.
(*On entend la voix du Guichetier, au-
dehors*).

PAUL.

Poulot, on te demande au Greffe.

POULOT.

C'est-il pour mon décompte ?

LE GUICHETIER.

Oui, oui.

POULOT.

J'y vas... Adieu Monsieur Paul, ce que vous
m'avez dit... c'est là... là... Ça n'en sortira

jamais... Adieu Monsieur, Paul, adieu.

(*il sort*).

SCÈNE III.

PAUL, *seul*, *s'asseyant*, *accablé*, *sur un banc*.

Quelle leçon, grand dieu!.. Une peine infamante... Deux ans de détention parmi des malfaiteurs... Confondu avec eux, pour avoir désobéi une seule fois à ma mère... Vincennes!.. Vincennes!

Air de Teniers.

Que j'ai souffert!... Ah! quelle ignominie!
 Pendant deux ans, traité comme un voleur!
 Moi, qui ne conçus de ma vie
 Une pensée indigne de l'honneur!
 De nos parens, respectons la défense,
 Sans cesse pensons ici bas,
 Qu'ils ont pour eux, là haut, la providence
 Qui punit les enfans ingrats.

SCÈNE IV.

PAUL, GUSTAVE, UN GUICHETIER:

LE GUICHETIER, *à Gustave*, *lui montrant Paul*.

Le v'la... vous voyez... il n'est pas plus gai que d'ordinaire, toujours *milantrope*.

GUSTAVE, *lui donnant une pièce d'argent.*

Merci père Bontems, (*le Guichetier sort, Gustave va à Paul et l'appelle*). Paul !

PAUL.

Mon ami, mon frère !

GUSTAVE.

Oui, ton frère... depuis que tu es malheureux ; avant je n'étais que ton cousin... je viens te chercher. Seras-tu bientôt libre ?

PAUL.

A l'heure du déjeuner... mais ma mère, je pensais que vous viendriez ensemble.

GUSTAVE.

Elle est un peu indisposée depuis trois jours.

PAUL.

Trois jours ! et tu me l'as caché... Elle est peut-être en danger ?

GUSTAVE.

Non... une indisposition seulement... causée par un chagrin...

PAUL.

Un chagrin... Encore !

GUSTAVE.

La nouvelle inattendue d'une perte bien grande..

PAUL.

Je t'en prie... Au fait

GUSTAVE.

Eh bien, M. de Ferville, chez qui toute sa fortune était placée...

PAUL, *très vivement.*

Il a peut-être fait faillite ?

GUSTAVE.

Hélas ! oui.

PAUL.

Grand dieu !

GUSTAVE.

Mais mon ami tout n'est pas perdu... M. de Ferville n'est pas entièrement insolvable, et d'ailleurs, ne sommes nous pas là tous les deux pour soutenir notre mère, car c'est la mienne aussi.... ne m'en a-t-elle pas toujours servi?... Tu vas avoir une belle profession dans laquelle ton père avait amassé cette petite fortune dont la perte t'afflige aujourd'hui... Eh bien ! tu feras comme lui, et ce que tu auras un jour, tu ne le devras qu'à toi.

PAUL.

Mais comme lui réussirai-je?... Il avait tant de talent !

GUSTAVE.

N'en as tu pas déjà? Vingt fois en venant te répéter ici les leçons que je prenais à la Faculté de Droit, et que tu me disais ensuite avec une si prodigieuse facilité, vingt fois je me suis dit: Paul est né avocat; Droit Romain, Français; Justinien, Barthold, Beccaria, Pothier, tous ces grands Légistes tu les sais par cœur, mieux qu'un vieux Praticien.

PAUL.

Tu es le plus généreux des parens et le plus tendre des amis... Gustave c'est à toi que je vais devoir un état.

GUSTAVE.

Hier, j'ai passé mes derniers examens à la Faculté où j'ai pris toutes mes inscriptions sous le nom de Paul Dormilly... Tu es enfin licencié en droit... voilà ton diplôme... Tu iras prêter serment hors de Paris, dans une ville du ressort de notre cour royale et ce sera une chose terminée.

PAUL.

Gustave, permets moi une question... depuis que je suis ici, tu n'as jamais voulu me répondre, quand je te demandais des nouvelles de

Déglny... quoi qu'il ne soit pas venu me voir une seule fois... je voudrais savoir...

GUSTAVE.

Cœur généreux ! Il ne mérite, cependant, guères l'intérêt que tu lui montres... Déjà deux fois son pauvre père à payé ses dettes.

PAUL.

Le malheureux !.. Et jusqu'à présent vous n'avez rien appris sur le véritable auteur du vol dont j'ai été la victime ?

GUSTAVE.

Rien... à force de soins nous étions parvenus à découvrir un homme de la police qui était à Vincennes le jour de ton malheur, et qui soupçonnait un certain Détourne qu'il avait aperçu dans la foule... tout à été employé pour tâcher d'arriver à quelque voleur de ce nom ; mais l'inutilité de nos recherches a dû nous faire présumer que ce misérable n'était qu'un personnage imaginaire.

PAUL.

Air de la chantelaine (madame Duchange.)

C'en est donc fait, plus d'espérance,

Pour toujours déshonoré !

Par la faute de mon enfance...

Ah, mon cœur est déchiré.

Adieu bonheur de cette vie,
 Que si long-temps je rêvais ;
 Mon malheur et mon infamie
 Me resteront à jamais.

GUSTAVE.

Allons donc Paul... est-ce que je t'abandonnerai... Est-ce que je te crois coupable moi... remets-toi... voici du monde.

SCÈNE V.

LES MÉMES, DURAND, VOLEURS. *Ils entrent péle-mêle.*

CHOEUR.

Air : Puisque la gloire nous appelle.

(Du Hussard de Felsheim).

Trêve au travail, qu'on se repose,
 Voilà le moment du plaisir,
 Pour des voleurs c'est quelque chose,
 Que d'manger et de s'divertir.

DURAND.

Ici, sans serviette et sans nappc,
 Le repas est toujours servi,
 Quand au jus si doux de la grappe
 Y en a quand le gousset est garni.

REPRISE.

Trêve au travail, qu'on se repose, etc.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, POULOT.

POULOT, *accourant*.

Ohé! ohé! les autres, j'viens vous faire mes adieux, j'sors du greffe.

DURAND.

Est-ce qu'on va se séparer sans pomper les huiles?

POULOT.

Non pas... J'ai reçu mon décompte de deux ans, cent quatre-vingts balles, j'en donne vingt pour boire le coup de l'étrier.

DURAND.

Quatre roues de derrière!.. (*criant*). quatre brocs de vignoble *colorié!*

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE GUICHETIER.

DURAND, *lui montrant son argent*.

Père Bontems!

LE GUICHETIER.

Silence voleur! (*Lisant sur un papier*). Poulot dit Moutard.

POULOT, *à Paul*.C'est la sortic... (*haut*). Présent.

LE GUICHETIER.

En liberté... Paul!

PAUL.

Me voici.

LE GUICHETIER.

En liberté aussi... Poulot, Paul, passez de ce côté.

POULOT.

Adieu les autres!... au plaisir de ne jamais vous revoir.

TOUS.

Adieu, adieu!...

LE GUICHETIER, *aux voleurs.*

Et vous, à la soupe.

CHOEUR.

Reprise.

Trêve au travail, qu'on se repose.

POULOT, PAUL, GUSTAVE.

Je suis } libre, et rien ne s'oppose
Il est }A ce qu'il puisse } enfin sortir.
A ce que je puisse }Quel devoir { son malheur m'impose,
 { mon malheur m'impose,
Gardons toujours mon repentir.*(Les voleurs sortent par l'atelier, Paul, Gustave, Poulot et le Guichetier, par le passage de la geôle).*

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

QUATRIÈME TABLEAU.



LA PREMIÈRE CAUSE.

PERSONNAGES DU QUATRIÈME TABLEAU.

MADAME DORMILLY.

PAUL.

POULOT.

DARVILLE, avocat.

UN DOMESTIQUE.

(La scène est à Versailles, chez M. Darville).

Le théâtre représente le cabinet de Darville; un Bureau chargé de dossiers; une Bibliothèque. Livres de droit sur des sièges; une porte à gauche, une au fond.

QUATRIÈME TABLEAU.

SCÈNE VIII.

UN DOMESTIQUE, MADAME DORMILLY,
PAUL.

LE DOMESTIQUE, *les précédant.*

Par ici, Monsieur et Madame, par ici.

MADAME DORMILLY.

M. Darville serait-il sorti ?

LE DOMESTIQUE.

Non, Madame, mais Monsieur déjeûne en ce moment; c'est son heure... et je ne le dérange jamais pendant cette grave occupation.

MADAME DORMILLY.

Nous l'attendrons.

LE DOMESTIQUE.

Voilà des chaises, asséyez-vous.

MADAME DORMILLY.

Dites-moi, mon ami, M. Darville est donc toujours fort occupé ?

LE DOMESTIQUE.

Plus que jamais, Madame... Son cabinet ne désemplit pas... C'est maintenant le plus célèbre Jurisconsulte de Versailles... Il s'est fait une si grande réputation, surtout dans les af-

faïres criminelles !... Nos avocats l'ont nommé leur bâtonnier.

MADAME DORMILLY, *à son fils.*

Gustave ne s'était pas trompé. (*Au domestique*). Je vous remercie, mon ami.

LE DOMESTIQUE.

Ne vous impatientez pas. (*il sort*).

SCÈNE IX.

MADAME DORMILLY, PAUL.

MADAME DORMILLY.

Allons, mon fils, du courage.

PAUL.

Ah! ma bonne mère, se peut-il que je n'aie pas craint de vous affliger!

MADAME DORMILLY.

Air nouveau de M. Roger.

Mon cher enfant, oui, tu fus bien coupable;

Mais à mon cœur, que le tien soit uni;

Je ne pouvais rester inexorable

Quand le destin t'avait déjà puni?

Plus de douleur amère,

Lorsqu'il est repentant,

De son fils, une mère,

Se venge en pardonnant.

PAUL.

Tant d'indulgence!...

MADAME DORMILLY, *lui prenant la main.*

Oublions le passé... Tu ne fus qu'imprudent, je n'en ai jamais douté... un meilleur avenir t'attend... ancien ami de ton père, M. Darville, j'en suis sûre, va devenir ton protecteur.

PAUL.

S'il connaissait jamais ma funeste aventure!...

MADAME DORMILLY.

Cela est impossible ; grâce aux amis que nous avons dans les journaux, ton jugement est resté secret.

PAUL.

Mais suis-je assez instruit pour faire même un avocat passable ?

MADAME DORMILLY.

Pourquoi doutes-tu des paroles de Gustave?... Ce généreux parent n'allait-il pas te donner chaque jour, à Poissy, les leçons qu'il recevait en ton nom à l'École de droit ? s'il doutait de ta science, il ne nous aurait point encouragés à nous adresser à Darville.

PAUL.

Noble Gustave !... pour m'ouvrir la carrière de mes ayeux, s'être privé volontairement du seul état qui lui convenait.

MADAME DORMILLY.

S'il faut l'en croire, ses seuls désirs sont d'être cultivateur. Philosophe et simple dans ses goûts, il regarde l'état de fermier comme le seul digne de l'homme vertueux.

PAUL.

Alors, il le remplira bien.

MADAME DORMILLY.

J'entends M. Darville... allons, mon fils, redeviens homme! une imprudence n'est pas un crime... tout doit bientôt se réparer.

SCÈNE X.

LES MÊMES, DARVILLE.

DARVILLE.

On m'a dit, Madame... que vois-je!... Madame Dormilly!

MADAME DORMILLY.

Vous ne m'avez donc pas oubliée?

DARVILLE.

Oublier la femme de mon meilleur ami!... cela n'était pas possible... mais qui vous amène chez moi?..... j'espère que l'état de vos affaires...

MADAME DORMILLY.

Hélas!... M. Darville... je suis ruinée.

DARVILLE.

Ruinée !

MADAME DORMILLY , *avec une douce gaîté.*

Complètement, mon ami... et c'est à Ferville que je dois...

DARVILLE.

Ferville!... un intime de votre époux... il vous aurait enveloppée dans sa faillite?... les intimes n'en font jamais d'autres.

MADAME DORMILLY.

Ce n'est pas cela qui m'amène.

DARVILLE.

Douteriez-vous de la part que je prends à vos malheurs ?

MADAME DORMILLY.

Ce n'est pas toujours une recommandation auprès de bien des gens.

DARVILLE.

Belle dame, belle dame! le malheur rend injuste... je m'en aperçois... si vous connaissiez cependant tout l'intérêt que je vous porte...

MADAME DORMILLY.

Darville, croyez que ce n'est pas pour vous...

DARVILLE.

C'est bon, c'est bon... voyons, parlez sans crainte, en quoi puis-je vous être utile ?

PAUL.

Ah ! Monsieur...

DARVILLE.

Quel est ce jeune homme ?

MADAME DORMILLY.

C'est mon fils.

DARVILLE.

Votre fils !... Jeune homme , touchez-là... ne soyez pas comme votre mère, vous... persuadez-vous bien que Darville sera trop heureux de reporter sur l'enfant, toute l'amitié qu'il avait pour le père.

MADAME DORMILLY.

Je n'hésite plus, devenez donc le protecteur de mon Paul ; ouvrez-lui la carrière dans laquelle s'est distingué mon époux.

DARVILLE , à *Paul*.

Ah ! ah ! Vous voulez être avocat !

Air : *On dit que je suis sans malice.*

C'est un métier fort difficile ,
 Mais où l'on se rend très-utile ;
 Quelle gloire, mon cher ami ,
 Que celle où sans être étourdi ,
 On peut dans la même séance ,
 Quand on est doué d'éloquence ,
 A la fois, être le sauveur
 De l'innocent et du voleur.

Ah ! ça , nous avons étudié notre droit ?

PAUL, *lui présentant un parchemin.*
Si vous voulez prendre connaissance...

DARVILLE, *lisant.*

Votre diplôme !... Il est parfaitement en règle.

PAUL, *à part.*

Ah ! Gustave !

DARVILLE.

Mon jeune ami , regardez-vous ici comme chez vous.

MADAME DORMILLY.

Quoi , M. Darville...

DARVILLE.

Eh bien , qu'avez-vous , méchante ?.. ne faut-il pas que je me venge de vos sarcasmes ?... (*A Paul*). Je serai votre patron... (*Le domestique revient*). Eh bien , qu'est-ce encore ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un homme , assez mal couvert , demande à vous parler.

DARVILLE.

Ah ! Ah !... je devine. (*A Mme Dormilly et*

à Paul). Passez un moment dans mon salon. C'est sans doute un client... je vais l'expédier, et nous conviendrons ensuite de nos faits article par article.

Air : *Allons partons et revenons bien vite.*

Grâce à mes soins, et surtout grâce au code,
Avec honneur inscrit sur le tableau,
Bientôt nommé l'avocat à la mode,
Paul deviendra l'ornement du barreau.
S'il suit toujours cette noble carrière,
Il trouvera la gloire et les écus,
Et ne perdra pas son temps, je l'espère,
Dans la salle des Pas Perdus.

TOUS.

Grace à mes soins, etc.

Grace à ses soins, etc.

(Ils entrent dans le salon)

SCÈNE XII.

DARVILLE, POULOT.

POULOT.

Serviteur à la providence des voleurs malheureux.

DARVILLE, *qui s'est mis à son bureau.*

Que désirez vous, mon ami!.. ch! mais je ne me trompe pas. C'est le petit... le petit...

POULOT.

Poulot, mon avocat.

DARVILLE.

Poulot... c'est cela... drôle ce n'est pas ma faute si je ne t'ai pas tiré d'affaire, il y a deux ans.

POULOT.

Je ne vous en veux pas non plus.

DARVILLE.

Sais-tu bien coquin, que tu as commencé un peu jeune.

POULOT.

Seize ans et trois mois, mon avocat.

Air : *Adieu, je vous suis, bois charmans.*

Ma faute, à ce que l'on m'a dit,

M'valait un' pus rud' pénitence ;

Vous fit's valoir avec esprit,

Qu'j'étais jeune et sans expérience ;

C'est pour cela qu'en bons enfans,

D' mes ans considérant le nombre,

Les juges, d'accord, pour quelque temps,

M'ont envoyé murir à l'ombre.

DARVILLE.

Et comme rien n'y réussit, voilà pourquoi, sans doute, tu es sorti de prison, plus mauvais sujet que tu n'y etais entré?

POULOT.

Eh ben ! v'la ce qui vous trompe, mon avo-

cat... vous m'croirez si vous vous voulez... mais foi d'Poulot, la prison m'a ennuyé... Ils ont beau dire qu'on est bien à Poissy... j'en ai assez.

DARVILLE.

J'ai cru que tu venais encore me consulter pour ton compte.

POULOT.

Du tout, du tout... j'ai dit adieu au métier.

DARVILLE.

Alors, qu'est-ce qui t'amène donc ici ?

POULOT.

Voilà mon avocat... on n'veut pas travailler avec les voleurs; mais on a encore des amis parmi eux. L'amitié, voyez-vous, ça ne se décommande pas comme une paire de bottes.

DARVILLE.

Eh bien, après ?

POULOT.

Eh ben; on m'a dit avant z'hier, que c'pauvre Clochot passait demain en jugement à Versailles.. son affaire, dit-on, est mauvaise... j'ai tout d'suite pensé à votre *inloquence*; je m'suis dit: allons voir c'bon M. Darville, et me v'la.

DARVILLE.

C'est-à-dire que tu veux que je plaide pour ton ami Clochot

POULOT.

Comme vous dites , mon avocat.

DARVILLE.

Eh bien , n'y comptez pas !

POULOT.

Comment ! que j'n'y compte pas ,

Air : *Vaud. de l'Ours et le Pacha.*

Clo chot est coupable entre nous ,

Le voilà dans la poêle à frire ,

Qu'est c'qui plaid'ra..... si ce n'est vous ,

Comment voulez-vous qu'il s'en tire ?

Son affaire tournera mal ,

Aux jug's , si par vos balivernes ,

Vous n'fait's pas croire , au tribunal

Que des vessi's sont des lanternes.

DARVILLE , *riant.*

Voilà un panégyrique d'un nouveau genre.

POULOT.

Vous voyez bien qu'vous n'pouvez pas me
r'fuser.

DARVILLE.

Et cependant je te refuse... tu veux que je
prenne la défense de coquins qui n'ont pas
craint , pour me servir de tes expressions , de
travailler jusque sur ma famille.

POULOT.

Sur vot' famille!

DARVILLE.

Ils ont enlevé le schall et la montre de ma femme comme elle sortait hier du spectacle.

POULOT.

C'est une infamie!.. mais rassurez-vous... j'vas aller les trouver; coquins, que j'leur dirai, vous êtes des ingrats... vous déshonorez le corps des voleurs, si vous ne rendez à l'instant... Ils rendront tout, mon avocat... ils rendront tout.

DARVILLE, *le rappelant comme il va sortir.*

Un moment... tu crois que ma femme retrouvera...

POULOT.

J'en suis sûr... mais, s'ils vous donnent c'te preuve de repentir, plaidrez-vous pour ce pauvre Clochot?

DARVILLE.

Eh bien! écoute... demain, une affaire de la plus haute importance m'empêchera de plaider moi-même... mais j'ai un élève plein de talent, je lui donnerai mes notes...

POULOT.

A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler!

DARVILLE.

Mais la montre et le schall!..

POULOT.

Dans un instant je vous les rapporte.

Air : Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

Je vais courir auprès des autres ,

Comm' vous, je sais ce qui convient ;

Sans hésiter , les bons apôtres

Rendront ce qui vous appartient.

Comptez sur un succès superbe ,

Les camarad's , qui , de vous font grand cas ,

Savent entr'eux , comme dit le proverbe ,

Que les loups ne se mangent pas.

ENSEMBLE .

Il va courir	} , etc.
Je vais courir	

*(Poulot sort).***SCÈNE XIII.**DARVILLE , PUIS MADAME DORMILLY ,
ET PAUL.

DARVILLE.

Ma foi ! je ne suis pas fâché de la visite... ma chère moitié commençait à me tourmenter pour que je remplace... *(Il a dit tout cela en allant ouvrir la porte du salon)*. Venez mes amis ,

venez... (*Ils paraissent*). Bonne nouvelle!..
bonne nouvelle!

MADAME DORMILLY.

Qu'y a-t-il donc ?

DARVILLE.

Je ne me doutais guère, par exemple, que la première visite que je recevrais, viendrait offrir à votre fils l'occasion de se signaler.

PAUL.

Quoi, Monsieur, déjà une cause !

DARVILLE.

Superbe!.. quand je dis superbe... ce n'est peut-être pas l'expression, mais c'est une cause qui fera du bruit... une de ces causes que la Gazette des Tribunaux recueille avec le plus grand soin, et qui lui ont valu tant d'abonnés.

Air du premier prix.

Les crimes triplent sa recette,
Tour à tour chaque tribunal
Fait le succès de la Gazette,
Aussi je crois que ce journal,
Puisqu'il leur doit son opulence,
Devrait sur ses abonnemens,
S'il avait de la conscience,
Faire une remise aux brigands.

Voyez vous d'ici, jeune homme, votre nom en toutes lettres à l'article: Cour d'Assises de Seine-et-Oise... l'accusé a été défendu par...

PAUL, *l'interrompant.*

Quoi, Monsieur, ce serait une cause criminelle?

DARVILLE.

Quel bonheur de sauver son semblable!.. innocent ou non... ça ne nous regarde pas... et puis le meilleur... c'est que les voleurs payent bien... ils payent très-bien les voleurs.

Air du pas redoublé.

C'est le prix de maint attentat,

ici, je le confesse,

Qui, pour payer leur avocat,

Aide à remplir leur caisse;

Ils sont rigoristes... enfin,

Leur or vaut bien le nôtre :

Car ils nous donnent d'une main

Ce qu'ils ont pris de l'autre,

Mais j'entends du bruit... c'est sans doute mon client qui revient.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, POULOT, *un peu gris.*

DARVILLE.

Venez donc, Poulot!

PAUL, *à part.*

Poulot!.. Ciel, qu'ai-je vu?

MADAME DORMILLY.

Qu'as-tu donc mon fils?

POULOT.

Vous êtes impatient ; *lui remettant le schall et la montre*) ; t'nez, mon avocat, ces objets là sont ils bien à vous ?

DARVILLE.

C'est cela même.

POULOT.

J'ai pas perdu de temps, quoiqu'en route j'ai rencontré des amis... (*Il fait le signe de boire*).

MADAME DORMILLY, *observant son fils.*
Son trouble...

DARVILLE.

C'est à mon tour à remplir ma promesse.... voici mon jeune élève, vous pouvez avoir en lui toute confiance.

POULOT, *reconnaissant Paul.*

Ah ! mon Dieu... je ne me trompe pas !

DARVILLE.

Est-ce que vous le connaissez déjà ?

POULOT, *malgré les signes de Paul.*

Si je le connais !

DARVILLE.

Air : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Parbleu ! la rencontre est heureuse,
Comment, vous l'avez déjà vu ?

PAUL, *à part.*

Ma position est affreuse,
Sans ressource, je suis perdu !

POULOT.

Oui, monsieur, je l'ai déjà vu.

DARVILLE.

C'est singulier...

POULOT.

mais n'y a pas de mystère,

Paul, avec moi, fut toujours délicat
D'son bon cœur j'donn'rais l'certificat,
Et j'suis charmé, dans un confrère,
De retrouver un avocat.

DARVILLE.

Un confrère!...

PAUL, *tombant dans un fauteuil.*
Malheureux !

MADAME DORMILLY.

Ah ! mon Dieu !

POULOT, *à part.*

Il paraît qu'j'ai fait une boulette... ça m'dé-
grise.

DARVILLE.

Poulot... éloignez-vous... ce soir... demain...
vous reviendrez.

POULOT, *allant à Paul.*

M. Paul... croyez que j'suis désespéré.

DARVILLE.

Sortez, vous dis-je, (*Poulot sort en donnant des signes de repentir*).

SCÈNE XV.

LES MÊMES, excepté POULOT.

DARVILLE, à *Mme Dormilly*.

Eh, quoi! Madame, il se pourrait!

MADAME DORMILLY, *se jettant à ses pieds*.

Ah! Monsieur, vous voyez à vos pieds la plus infortunée des mères.

DARVILLE.

Relevez-vous, ma chère dame, relevez-vous.

MADAME DORMILLY.

Non, je ne quitterai pas cette posture que vous n'ajoutiez foi à mes paroles... mon fils est innocent, M. Darville... si je ne l'avais pas cru, moi, qui suis sa mère... moi, que vous connaissez depuis si long-temps, aurais-je osé vous l'amener?

DARVILLE.

Eh! bien, oui... je vous crois... je vous crois, Madame... mais relevez-vous. (*Mme Dormilly se relève*).

PAUL, *saisissant une de ses mains*.

Monsieur, croyez ma mère... Je suis innocent.

DARVILLE.

Pauvre jeune homme... Comment se fait-il donc alors?...

MADAME DORMILLY.

La fatalité, Monsieur, un sort cruel acharné à le poursuivre.

PAUL.

La fatalité!... le sort!... non, Monsieur, ce n'est pas cela... c'est à moi seul que je dois tous mes malheurs... oh! Monsieur, si vous avez des enfans, que mon exemple leur serve de leçon... dites-leur, comment entraîné par un perfide ami, méconnaissant les ordres de la meilleure des mères, par une seule désobéissance, je me suis plongé dans un abîme de maux... Vincennes! Vincennes! me poursuivras-tu donc toujours? (*Il retombe dans le fauteuil en versant un torrent de larmes*).

MADAME DORMILLY.

Voyez son désespoir, ne nous abandonnez pas.

DARVILLE.

Non, non, je ne vous abandonnerai pas... Pauvre Paul! (*Serrant les mains de Mme Dormilly*). Comptez toujours sur moi.

MADAME DORMILLY.

Généreux ami!

DARVILLE.

Mais nous ne pouvons nous le dissimuler... il est impossible à Paul de persister à suivre la carrière du barreau. Dans sa position, ce qui lui arrive aujourd'hui peut se représenter demain.

PAUL.

Comment donc soutenir ma mère ?

DARVILLE.

Et moi donc, jeune homme, ne suis-je pas là ?... l'épouse de mon vieil ami ne manquera jamais de rien... Quant à vous, éloignez-vous du théâtre de vos malheurs... Une lettre que je vais vous donner pour un des plus riches Fabricans de Lyon, en vous faisant accueillir, va vous ouvrir la route qui mène à la fortune... Devenez commerçant... une fois à Lyon... envoyez-moi un mémoire sur votre affaire... peut-être est-il quelque moyen de prouver votre innocence... Je m'y emploierai de corps et d'âme... encore une fois, comptez sur moi.

PAUL, *pendant qu'il écrit à son bureau.*

Oh ! mon bienfaiteur.

DARVILLE.

Tenez, prenez cet écrit... cet or... et partez à l'instant.

PAUL.

La lettre... mais l'or...

DARVILLE.

Prenez, prenez, vous dis-je.

Air de la Vieille.

Vous le savez, tous sur la terre,

Sommes destinés à souffrir ;

Le moyen d'aider votre mère,

Le commerce va vous l'offrir.

Allez, mon fils, courage et patience,

Lorsque l'on a pour soi sa conscience,

Du sort peut-on redouter le courroux ?

En vous voyant vous soumettre à ses coups...

Le ciel, bientôt, sera moins rigoureux,

Un jour vous serez plus heureux.

ENSEMBLE.

Le ciel bientôt, etc.

Le ciel bientôt sera moins rigoureux,

Un jour nous serons plus heureux.

(Darville les reconduit à la porte et comme ils sont prêts à sortir, le rideau tombe).

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU ET DU SECOND ACTE.

ACTE III.

CINQUIÈME TABLEAU.

LE CAISSIER.

PERSONNAGES DU CINQUIÈME TABLEAU.

M. FRÉMONT, riche Fabricant de Soieries.

ELISE, sa fille.

PAUL, sous son nom de famille, de Dormilly,
aimé d'Élise.

GUSTAVE.

SIR HERTON, riche-anglais, Directeur de
l'Établissement de Bedlam.

POULOT.

DÉGLIGNY.

DÉTOURNE.

OUVRIERS de la fabrique de M. Frémont.

DOMESTIQUES.

La scène est chez M. Frémont.

Le théâtre représente la cour de la manufacture de Frémont, au fond il y a un mur à hauteur d'appui, sur lequel règne une belle grille dorée qui laisse voir la campagne ; à gauche dans la cour est un bâtiment, sur la porte est écrit : *Bureau et Caisse*, de l'autre côté est un second bâtiment, on y lit : *Ateliers*.

CINQUIÈME TABLEAU.

SCÈNE I.

FREMONT, DORMILLY, ÉLISE, POULOT, DOMESTIQUES, OUVRIERS *occupés à décorer la cour de guirlandes et de fleurs.*

CHOEUR.

Air de la contredanse de la Fiancée.

Montrons-nous actifs,
A faire nos préparatifs,
Plus nous s'rions vifs,
Et plus complete
S'ra notr'fête ;
Prouvons, en ce jour,
A notre maîtress' notre amour,
Et tour à tour
Qu'chacun à l'amuser s'apprête.

FREMONT.

Ma chère Elise,
Que leur gaîté plait à mon cœur.

DORMILLY, *à part.*

Mon âme éprise
Espère le bonheur.

TOUS.

Montrons-nous actifs, etc.

FREMONT.

C'est très bien, mes enfans ; très bien. (*A Paul*). Et vous mon ami... à quoi pensez-vous ?

ÉLISE, *avec intérêt.*

On croirait, Monsieur Dormilly, que vous êtes triste.

DORMILLY, *à demi voix.*

Puis-je l'être auprès de vous ?

FREMONT.

Je vous assure que vous avez l'air rêveur.

POULOT, *à part.*

Ma présence l'inquiète.

DORMILLY.

Un calcul de la dernière importance pour vos intérêts...

FREMONT.

Un calcul!... au diable les calculs aujourd'hui... depuis cinq ans que l'ami Darville vous a envoyé chez moi, vous avez assez pâli sur vos livres de caisse pour prendre un instant de repos... oh ! mon cher ami, vous le savez, je ne suis pas de ces négocians, moi, qui ne donnent ni paix ni trêve à leurs employés. (*Passant son bras sous le sien, avec bonhomie*). Et puis, d'ailleurs, est-ce que vous êtes mon employé,

vous?.. vous, à l'intelligence de qui, depuis cinq ans, je dois de si énormes bénéfices.

ÉLISE, *s'approchant.*

Que lui dit-il?

FREMONT.

Vous êtes mon ami... presque mon fils... oui mon fils; et j'entends que vous jouiez ce soir, dans la fête de ma fille, un rôle... (*à part*). Eh bien! qu'est-ce que j'allais dire, la langue me démange.

ÉLISE, *à Paul.*

N'est-ce pas que mon père est bon?

DORMILLY.

Chère Élise, je ne mérite pas ses bienfaits.
FREMONT, *les observant et se frottant les mains; à part.*

Comme ils se regardent!.. ces chers enfans... ils sont faits l'un pour l'autre.

POULOT.

Monsieur Frémont!... j'aperçois la voiture de Sir Herton, ce riche Anglais.

FREMONT.

Sir Herton!.. tous les bonheurs à la fois!.. (*À Paul.*) Il vient pour ce paiement des quinze cent mille francs d'étoffes de soie, que me doit son frère, le négociant... je me rends à ma caisse.

8 UNE PREMIÈRE FAUTE.

(Aux ouvriers). Enfans !.. Campo général aujourd'hui... j'accorde une gratification de trente journées ?

TOUS

Vive Monsieur Frémont !

FREMONT, à Poulot qui a l'air triste.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as, toi ? tu n'a pas l'air content... va, va, quoique tu ne sois chez moi que depuis trois jours, tu seras traité comme les autres.

TOUS.

Vive Monsieur Frémont !

DORMILLY, à part.

S'il savait...

FREMONT.

Ah ça ! je vais trouver sir Herton... toi, ma fille, vas t'habiller... et vous autres... faites tout ce que vous voudrez.

REPRISE DU CHOEUR.

Montrons-nous actifs, etc.

SCÈNE II.

DORMILLY, POULOT.

DORMILLY, sur le devant de la scène, se croyant seul.

Le sort n'est-il donc pas las de me poursui-

vre?... je le crains... la présence de ce Poulot en ces lieux... depuis trois jours qu'il y est entré, il semble m'éviter... malgré moi, une inquiétude affreuse...

POULOT, *qui d'abord était sorti avec les autres, reparaissant.*

Il faut absolument que je lui parle.

DORMILLY, *l'apercevant.*

Le voilà.

POULOT.

Il m'a vu.

DORMILLY.

Approchez, ne craignez rien... ennemi de mon repos,.. quelle fatalité vous a conduit ici?

POULOT.

Moi, votre ennemi!.. Pouvez-vous le croire?

DORMILLY.

Pourquoi donc, depuis trois jours, prenez-vous à tâche de m'éviter?

POULOT.

La discrétion...

DORMILLY.

La discrétion!.. Je suis à la merci de sa discrétion... infortuné!

POULOT, *prenant timidement sa main.*

Vous avez donc bien mauvaise opinion du malheureux Poulot?

Air : *J'ai trop pleuré.*

Oui, trop long-temps, plongé dans l'infamie ,
De la vertu j'ai repoussé la voix ,
Quand je menais une coupable vie ,
Parfois, pourtant je ressentais, ses droits ;
Et quand je veux reprendre ma place
D'où, lâche et vil, je tombai sans rougir ;
Ah ! n'est-il donc, n'est-il aucune grâce
Pour qui vous montre un noble repentir ?

DORMILLY.

Ta douleur me touche, et si j'étais sûr qu'elle
fut sincère...

POULOT.

Vous en doutez !.. avez-vous donc oublié
l'effet de vos leçons :

La tête est la tienne peut-être...

Et cet homme, c'est le bourreau.

Ah ! quand le malheur nous réunissait à...

DORMILLY, *effrayé.*

Silence!..

POULOT.

Ne craignez rien... j'aimerais mieux mourir
que de vous trahir encore une fois... allez, je
ne me suis jamais pardonné le chagrin que je
vous ai causé, il y a cinq ans... alors je n'étais

pas encore aussi affermi dans la route de la vertu que je le suis aujourd'hui... il semble que le mal que je vous ai fait sans le vouloir, ait produit sur moi plus d'effet encore que vos conseils... quoi ! me disais-je, c'est moi, moi qui dois à ce brave jeune homme, mes premières pensées honnêtes, qui lui dois le désir que j'ai eu de m'instruire, de devenir homme enfin... C'est moi, qui suis la cause de son malheur... Ah ! de quel prix j'ai payé ses leçons !

DORMILLY.

J'oublie tout, si cela a pu contribuer à te rendre à la vertu.

POULOT.

Depuis cinq ans, je me suis mis au travail... J'ai eu du mal, bien du mal... enfin j'ai vécu péniblement... mais honnêtement... et quand je me suis cru digne de revoir mon pays, je suis revenu à Lyon... où le hasard en me rapprochant de vous, va décider de mon sort, puisqu'en ce moment, vous pouvez me perdre ou me sauver. (*Il se jette à ses pieds*).

DORMILLY, *le relevant*.

Que fais-tu?.. Moi, te perdre?.. peux-tu le craindre?.. une même destinée ne nous enveloppe-t-elle pas tous deux ?

POULOT.

Quelle différence... ah ! Monsieur Paul !

DORMILLY.

Malheureux !.. ne prononce jamais ce nom...
on ne me connaît, ici, que sous celui de Dormilly.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

DORMILLY.

Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Un homme qui paraît habiter la campagne
demande à vous parler.

DORMILLY.

Qui se peut-il être ? (*Au domestique*). Dites-
lui que je l'attends. (*A Poulot*). Vas rejoindre
tes camarades. (*Poulot entre dans l'atelier*).

LE DOMESTIQUE, à la cantonnade.

Monsieur vous pouvez entrer. (*Le domesti-
que se retire*).

SCÈNE IV.

DORMILLY, GUSTAVE. (*costume de fer-
mier*).

DORMILLY.

Gustave !... (*Ils se jettent dans les bras l'un
de l'autre*).

ENSEMBLE.

Air : *Contredanse de la fiancée*

Dans mes bras je te presse,

Quel moment enchanteur !

Reste, reste sans cesse

Cher ami , sur mon cœur.

DORMILLY.

Malgré les destinées ,

Nous nous sommes revus.

GUSTAVE.

A nos jeunes années

Nous voilà revenus.

ENSEMBLE.

Dans mes bras je te presse, etc.

DORMILLY.

Mon bon Gustave , c'est toi !... ce moment efface huit années de chagrins.

GUSTAVE.

Que parles-tu de chagrins... si donc !... Du bonheur maintenant, toujours du bonheur !

DORMILLY, *le considérant.*

C'en est donc fait... Fermier !... après avoir étudié pour être avocat.

GUSTAVE.

Nous allons nous fâcher... ce soupir m'offense !... croirais-tu par hasard que je regrette la robe d'avocat , quand sous cette veste de campagnard j'ai trouvé le vrai bonheur !

Air : *Je suis comme le solitaire* (de la caricature).

Sur l'avocat qui s'exténue,
 Toujours tout prêt à s'irriter,
 L'homme qui guide la charrue
 Me paraît devoir l'emporter.
 Dans les champs, dans les champs,
 Biens, plaisirs innocens
 Se rencontrent dans tous les temps.
 Dans les champs, le chagrin
 Ne vient jamais, sois en certain.
 Plus que l'avocat, à tout prendre,
 Les mortels doivent nous chérir,
 Car s'il est beau de les défendre,
 Il vaut encor mieux les nourrir...

Tu vois donc bien au contraire que c'est un vrai service que tu m'as rendu.

DORMILLY.

Bon Gustave!... mais ma mère, tu ne me parle pas d'elle.

GUSTAVE.

Elle se porte comme un charme... le Bureau de tabac que M. Darville lui a fait avoir, ne lui laisse pas le temps d'être malade... sans cela, crois-tu qu'elle ne se serait pas rendue bien vite à l'invitation pressante de M. Frémont?

DORMILLY.

Comment, l'invitation!...

GUSTAVE.

Ah ! diable... voilà que j'oublie la consigne... ma foi , tant pis... tiens, lis et vois toi-même s'il n'y a pas de quoi perdre la tête de joie en pensant au bonheur qui t'attend.

DORMILLY, *lisant*.

« Accourez vite , mon cher M. Gustave, accourez vite avec Mme Dormilly pour assister au bonheur de votre ami ; quelque discrétion qu'il est mise depuis deux ans , ses sentimens les plus secrets ne m'ont point échappé. Il y a déjà long-temps que je le regarde comme mon fils. Ses services lui ont mérité ce titre , la fête de ma fille me fournit le plus heureux prétexte... » (*s'interrompant*). Quoi, je serais assez fortuné...

GUSTAVE, *souriant*.

Ah ! c'est comme ça que vous faites vos coups à la sourdine ?

DORMILLY.

Eh ! bien, oui... mon cher Gustave... j'adore Elise... sans avoir encore osé le lui dire... peut-être ne lui suis-je pas indifférent... mais pouvais-je espérer que moi, pauvre, sans autre fortune que ma bonne volonté...

GUSTAVE.

Qu'est-ce que tu dis donc là ?

Air: *Restez, restez, troupe jolie.*

Ta jeune Elise est riche et belle,
 Tu n'es pas mal et c'est tant mieux ;
 De plus, tu sais joindre à ton zèle,
 L'esprit le plus industriel. (bis).
 Or, tout le monde, je parie,
 Te dira, loin de le nier,
 Que la Richesse et l'Industrie
 Sont faites pour se marier.

DORMILLY.

Mais la délicatesse me permet-elle...

GUSTAVE.

La délicatesse !.. elle ne te défend pas de profiter des biens qui t'arrivent par la bonne voie... vas, le destin est ton débiteur... il t'a rendu assez malheureux. Puisqu'il le veut, laisse-le prendre sa revanche..... mais, quels sont ces Messieurs ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, DÉGLIGNY, DÉTOURNE.

DÉGLIGNY, *parlant à la cantonnade.*

Désespéré, Monsieur, que cette affaire ne puisse vous convenir.

DORMILLY, *à Gustave.*

Je ne me trompe pas, c'est la voix de Dégligny.

DÉGLIGNY, à *Détourne*.

Ah ! ah ! ah ! conçois-tu...

GUSTAVE.

C'est lui.

DÉGLIGNY, *stupéfait en les appercevant*.

Est-ce une illusion !... (*Les lorgnant*). Parole d'honneur, c'est Paul... Paul à Lyon !... embrassons-nous donc, mon cher.

DORMILLY, *se reculant*.

Monsieur...

DÉGLIGNY.

Quelle froideur !... un ancien camarade... (*Apercevant Gustave*). Ah ! je ne m'étonne plus, voilà le cousin !.. le Mentor, le Moraliste par excellence. (*Lui frappant sur le ventre*). Eh ! bien, mon cher, êtes-vous content de votre Télémaque ?

GUSTAVE.

En vérité, Monsieur, je ne sais comment vous osez...

DÉGLIGNY.

Bon !.. il monte en chaire. (*A Détourne*). Tu vas entendre, mon ami, un des prédicateurs les plus éloquens que tu aies encore rencontré.

GUSTAVE.

Après votre conduite...

DEGLIGNY.

Ma conduite?... parce qu'après avoir pris la fabrique de mon père, j'ai eu des malheurs dans le commerce.

DÉTOURNE.

Il me semble qu'il est permis d'avoir des malheurs.

GUSTAVE.

Vous appelez cela des malheurs?... la faillite la plus scandaleuse.

DORMILLY.

Et maintenant, que faites-vous ?

DEGLIGNY.

Ah!... maintenant... (*Regardant Détourne en souriant*), maintenant je suis dans les affaires et voici mon associé.

GUSTAVE, *à part*.

Quelle figure !

DÉTOURNE.

Oui, c'est moi *que je fais avec le camarade*.
DEGLIGNY, *lui donnant un coup de pied à la dérobée*.

Maladroit !

GUSTAVE.

Comment dites-vous ça ?

DORMILLY.

Et au moins faites-vous de bonnes affaires.

DÉGLIGNY.

Mais, oui, quelquefois.

DÉTOURNE.

Oui, oui, y a des jours où nous faisons de bons coups.

DÉGLIGNY, *lui donnant un nouveau coup de pied.*

L'imbécille !... quand les négocians veulent bien escompter... mais aujourd'hui ils sont d'une dureté... ce M. Frémont; surtout; quel Arabe !

DORMILLY, *bas à Gustave.*

Sortons ; je finirais par éclater.

GUSTAVE.

Adieu, M. Dégligny, je souhaite que vos malheurs vous profitent.

DÉGLIGNY.

Encore de la morale, mon cher, décidément c'est un mal incurable !

GUSTAVE.

Nous ne voulons pas vous fatiguer davantage.
(*Il le salue*).

DÉGLIGNY.

Air : Entendez-vous, c'est le tambour.

Vous nous quittez, vous avez tort,

Pourtant mettez-vous à votre aise ;

Je tâcherai, ne vous déplaie,

De briller dans le monde encor.

GUSTAVE.

J'ai voulu dans la bonne route
 Vous ramener, hélas, c'est vainement,
 Mais, croyez-moi, la banqueroute,
 Au bonheur conduit rarement.

DÉTOURNE ET DEGLIGNY.

Vous nous quittez, vous avez tort, etc.

(*Dormilly et Gustave sortent par le bureau*).

SCÈNE VI.

DÉGLIGNY, DÉTOURNE.

DÉTOURNE.

Bon voyage !

DEGLIGNY.

Ah! ah! ah!.. ce diable de Gustave ne se corrigera jamais.

DÉTOURNE.

Dieu, que ce *Lofart*-là est ennuyeux !

DEGLIGNY.

En revoyant Paul... j'ai presque éprouvé un remords.

DÉTOURNE.

Ah! ça dis-moi donc, est-ce pour parler de c'*farceur*-là qu' nous sommes venus ici ?

DEGLIGNY.

Que venait-il faire dans cette maison ?.. peut-être faire escompter comme moi.

DÉTOURNE.

Encore!.. tiens *Gigny* n' me fait pas r'pentir de t'avoir pris avec moi, quand après mon évasion du bagne de Brest, j'te rencontraï sifflant la linotte à Mortagne.

DEGLIENY.

Et de quoi te repentirais-tu?.. si tu n'avais pas avec toi un jeune homme de ma tournure, je voudrais bien savoir comment tu t'introduirais dans une maison comme celle-ci, sans éveiller de soupçons.

Air : Vaudeville des maris ont tort.

Avec tes façons si grossières,
 Réponds-moi, qui peux-tu hanter?
 Moi, grâce à mes bonnes manières,
 Partout je puis me présenter. (bis).
 Dans nos travaux, ça nous seconde,
 Et cela te prouve, surtout,
 Mon cher ami, que dans ce monde,
 L'éducation mène à tout. (bis),
 Mon cher Détourne, dans ce monde, etc.

DÉTOURNE.

C'est juste, et la preuve, c'est que ça nous a m'nés jusque dans la caisse de Monsieur Frémont... t'as ben vu c'grand escogriffe d'Anglais qu'était assis à côté d'hui?

DEGLIGNY.

Oui.

DÉTOURNE.

Eh ben , c'est l'homme aux quinze cent mille francs.

DEGLIGNY.

Ainsi donc tu les crois maintenant dans la caisse ?

DÉTOURNE.

J'en suis sûr.

DEGLIGNY.

Pendant que le négociant examinait nos traites, j'ai si bien détaillé les localités , que sans lumière j'irais droit au tiroir de l'or et des billets de banque... mais c'est pendant la fête qu'il faudra pénétrer dans la caisse et sans le secours de quelqu'un comment y parvenir ?

DÉTOURNE.

Voilà !

DEGLIGNY.

Si nous avons eu le temps de nous ménager des intelligences dans la place.

DÉTOURNE, *regardant du côté des ateliers.*

Eh ! mille tonnerres... que qu'j'apperçois donc là-bas ? si ce gaillard-là n'est pas Poulot lui-même, il lui r'semble diablement... mettons-nous à l'écart. (*Ils se retirent près du pavillon.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, POULOT.

POULOT, *traversant le théâtre.*

Allons dire à Monsieur Frémont...

DÉTOURNE.

Un instant, jeune homme de bien.

POULOT, *surpris.*

Ciel!

DÉTOURNE.

Comme t'as l'air enchanté d'me r'voir!

POULOT.

C'est qu'aussi je ne m'attendais pas... que venez-vous faire ici?

DÉTOURNE.

Mais toi-même, qu'fais-tu dans le Louvre?

POULOT, *le regardant avec fermeté.*

Je suis ici, ouvrier... honnête homme et dévoué aux intérêts de mon maître.

DÉTOURNE.

Honnête homme!.. dévoué!... as-tu entendu Gigny.

POULOT.

Enfin quelles sont vos intentions en vous introduisant ici?

DÉTOURNE.

Tu vas le savoir, mon élève... mais réponds-

moi d'abord... pour avoir été r'çu comme ouvrier chez Monsieur Frémont, on n'connait donc pas ton histoire?

POULOT, *effrayé.*

Si on la savait, je serais perdu.

DÉTOURNE.

Ah! ah! (*Avec un grand calme*). Eh bien! maintenant, écoute moi... ce jeune homme de famille et moi... nous avons flairé certain gros paiement, qui vient d'être effectué chez vous... Nous voulons en tâter, et pour celà, il faut que pendant la fête, tu nous ouvres les portes de la caisse.

POULOT.

Grands dieux!.. que me proposez-vous... vous ne m'avez donc pas entendu... j'ai reconnu toute l'horreur de ma conduite passée, j'ai résolu de devenir honnête homme.

DÉTOURNE.

Toi, devenir honnête homme sans notre permission!

Air : *Ce titre de soldat m'honore.*

(*La belle Allemande*).

Ta mémoire n'est pas exacte ;
 Songe donc bien, mon élèv', qu'une fois
 Que l'on a fait avec le crime un pacte,
 De son destin, il faut subir les lois.

De ce contrat, quelle que soit ta peine,
Rien ne peut plus te dégager... partout,
C'est un boulet, c'est une chaîne
Que tu traîneras jusqu'au hout.

POULOT.

Quoi vous voulez!.. (*Se jettant à ses pieds*).
Oh! je vous en conjure... épargnez-moi... laissez-moi dans mon obscurité.

DÉTOURNE.

Ouvre-nous d'abord la porte... où sinon...
je parle.

POULOT.

Mais comment pourrais-je le faire?... Monsieur Paul, seul, a la clef de cette caisse.

DEGLIGNY.

Paul!.. qui cela, Paul?

POULOT.

C'est le caissier de Monsieur Frémont.

DEGLIGNY.

Le caissier!.. ah! Madame Dormilly, vous m'avez outragé! (*à Détourne.*) Une idée me frappe... nous n'avons pas besoin de ce butor-là, pour nous introduire dans la caisse... mais il peut, en nous aidant à faire tourner les soupçons sur un autre, empêcher qu'ils ne nous atteignent, avant le moment où nous serons à l'abri de toutes poursuites.

POULOT.

Qu'exigez-vous donc de moi ?

DEGLIGNY, *regardant dans la coulisse.*

Qui vient là ?

POULOT, *effrayé.*

Les domestiques de Monsieur Frémont.

DEGLIGNY,

Attention Détourne ! (*à Poulot*). Et toi, si tu n'es pas à ta réplique... un mot de nous, tu es connu... et chassé.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LES DOMESTIQUES.

CHOEUR.

Air : *Moi, j'aime la danse.*

Vite à not' service,

Veillons mes amis, et marchons droit

Le plus novice,

Doit s' montrer adroit.

LE PREMIER DOMESTIQUE.

Silence ! vous autres, il y a quelqu'un ici.

DEGLIGNY, *feignant de ne pas les voir.*

Songez y bien Poulot... tout vous fait un devoir d'avertir Monsieur Frémont qu'il a pour caissier, un homme condamné pour vol à deux ans de prison. (*Mouvement de surprise parmi les domestiques*).

DÉTOURNE, *à part.*

Bravo !

POULOT, *à part.*

O mon dieu !

LE PREMIER DOMESTIQUE, *s'avançant.*

Mais Monsieur, est-ce bien vrai ce que vous dites là !

DEGLIGNY.

Demandez plutôt à cet ouvrier ; il était autrefois à mon service et comme moi, il l'a vu plus de vingt fois, quand je faisais travailler dans les ateliers de la prison, où ce Paul était renfermé.

LE PREMIER DOMESTIQUE.

Est-il possible, Poulot ?

POULOT, *à part.*

Que dire, ô ciel !

DÉTOURNE, *bas à Poulot.*

Allons... ou j'parle.

POULOT, *d'un ton égaré.*

Oui... oui.

DEGLIGNY.

Vous l'entendez.

LE PREMIER DOMESTIQUE.

Mais enfin, où donc était-il ?

DEGLIGNY.

A Poissy.

TOUS.

Ah! (*Pendant ce mouvement Dégligny et Détourne sortent en menaçant Poulot*).

SCÈNE IX.

POULOT, LES DOMESTIQUES.

LE PREMIER DOMESTIQUE.

Comment Poulot... vous avec reconnu monsieur Dormilly et vous n'avez rien dit!

POULOT, *encore effrayé, regardant autour de lui.*

Messieurs... mes amis... ces messieurs se trompent... jamais ce souvenir... et puis ils l'appellent Paul... d'ailleurs... pour accuser un jeune homme qui, depuis cinq ans, jouit ici de l'estime générale... il faut des preuves tellement sûres...

TOUS.

C'est juste... c'est juste.

LE PREMIER DOMESTIQUE, *à part.*

N'importe, j'observerai. (*On entend carillonner plusieurs sonnettes*). A votre service, Messieurs.

REPRISE DU CHOEUR.

Vite à not'service, etc.

SCÈNE X,

LE PREMIER DOMESTIQUE, FREMONT, SIR
HERTON, ÉLISE, GUSTAVE, OUVRIERS.

FREMONT.

Air de la Laitière de Montfermeil.

C'est l'plaisir qui nous appelle,
Allons-nous danser, valser,
L'cœur content, avec sa belle,
Qu'il est doux de s'trimousser !

Allons, allons, à table. (*A Gustave*). J'es-
père que vous avez bon appétit. (*A sir Hertton*).
Vous allez assister, mon cher sir Hertton, à
une véritable fête de famille... des mœurs pa-
triarchales, comme dans la vieille Angleterre.

SIR HERTON.

L'état que j'exerce m'en éloigne tous les
jours.

FREMONT.

Je conçois que, Directeur de la maison de
Bedlam à Londres, si vous vous rapprochez de
la nature, ce n'est pas par son beau côté...
mais, où est donc Dormilly ?

ÉLISE, *avec un peu de dépit.*

J'allais vous le demander, mon père.

GUSTAVE.

Il vient de me quitter pour inspecter sa caisse.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DORMILLY.

FREMONT.

Ah ! le voilà.

DORMILLY.

Pardon, M. Frémont... Mademoiselle ne m'en veuillez pas... mais je n'aurais pas été tranquille, si je n'avais jetté un dernier coup-d'œil dans mon petit gouvernement.

LE PREMIER DOMESTIQUE, *à part.*

C'est étonnant comme il aime sa caisse.

SIR HERTON, *à Dormilly.*

Jeune homme, permettez-moi de vous faire mes complimens... votre physionomie prévient en votre faveur... et je ne m'étonne plus si Monsieur Frémont vous accorde sa confiance.

DORMILLY, *modestement.*

Monsieur, ce témoignage d'estime d'un homme tel que vous....

GUSTAVE, *bas.*

Je jouis de ton bonheur.

LE PREMIER DOMESTIQUE, *qui a fait placer la table en face des ateliers.*

Monsieur, vous êtes servi.

FREMONT, *à ses ouvriers.*

Mes enfans, je ne vous retiens plus.

(*Sir Herton, Frémont, Elise, Gustave et Dormilly se placent à la table.*)

UN OUVRIER.

Moi, j'vais vous chanter la ronde des ouvriers,

TOUS.

Oui, oui.

L'OUVRIER.

Attention.

Air du Vétéran. (du Cirque).

A Lyon, les ouvriers canus

Sont connus ;

J'n'prenn'nt pas leur esprit malin

Chez l'voisin ;

Cach'mir's, soierie, et cetera.

Accourez, on vous en fera,

Pour mêler la soie et l'coton,

Vive l'ouvrier de Lyon.

CHOEUR, *en dansant.*

Cach'mir's, soierie, et cetera, etc.

L'OUVRIER.

S'il va, lorsque les temps sont beaux,

Aux Brotteaux,

Il chant' le vin et fait l'amour,

Tout le jour.

Cach'mir's, soierie, et cetera, etc.

UNE PREMIÈRE FAUTE.

CHŒUR.

Cach'mir's, soierie, etc.

L'OUVRIER.

L'dimanch', quand il a ben dansé,

Ben valsé,

Il vient r'prendre, dans son quartier,

Son métier.

Cach'mir's, soierie, et cetera, etc.

CHŒUR, *en dansant.*

Cach'mir's, soierie, et cetera, etc.

(Pendant la ronde, tandis que tout le monde est occupé à manger et à danser, on voit JULES et DÉTOURNE grimper sur le toit du bâtiment à gauche, et y pénétrer par la cheminée).

GUSTAVE, *se levant.*

Je propose, avec du Champagne, une santé à la reine de la fête.

FREMONT, *se levant aussi.*

Un instant... avant tout, je propose, moi, un plat de mon métier, qui, j'en suis sûr, sera du goût de tout le monde.

DORMILLY, *regardant Élise; à part.*

Comme mon cœur bat!

ÉLISE.

Qu'est-ce donc, mon père ?

FREMONT, *amenant tous ses convives sur le devant de la scène.*

Mes amis... mes enfans... il est tems de m'expliquer. (*Prenant Dormilly et Élise par dessous le bras*). Ingrats... vous vous aimez! (*Mouvement des deux jeunes gens*). Oui, oui; vous vous aimez, et vous avez craint de me le dire... si, blessé de votre défiance, j'allais me fâcher?

DORMILLY et ÉLISE.

Monsieur!... — Mon père!

FREMONT.

Oh! soyez tranquilles, ça n'ira pas jusque-là... mon cher Dormilly, ton dévouement pour moi... ton attachement doivent avoir leur récompense. (*A Élise*).

Air : *Être aimée, est mon seul désir,*

A qui mieux mieux, en ce beau jour,

Chacun s'agite pour ta fête,

Et pour te plaire, tour à tour,

Invente et se creuse la tête.

Moi, j'ai voulu, sur la fin du banquet,

Te ménager ma surprise, et j'espère,

Te plaire aussi, (*lui présentant Dormilly*),

tiens, voilà mon bouquet,

Reçois-le des mains de ton père,

Ma fille, voilà mon bouquet,

Reçois-le des mains de ton père.

DORMILLY ET ÉLISE, tombant à ses pieds.

Mon bienfaiteur!.. — Mon père!

On entend crier dans la coulisse : M. Frémont, not' maître, M. Frémont: Tout le monde se retourne surpris.

FRÉMONT.

Quel est ce bruit?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE PREMIER DOMESTIQUE.

Ah! mon Dieu! not' maître!

FRÉMONT.

Qu'y a-t-il?

LE PREMIER DOMESTIQUE.

Vot' caisse vient d'être forcée.

DORMILLY et FRÉMONT, anéantis.

Grands dieux! (*consternation générale*).

LE PREMIER DOMESTIQUE.

J'passais auprès... la porte était entr'ouverte... j'entre... j'vois toutes les serrures brisées... les papiers épars... les tiroirs vides... et sur le bureau c'te lettre.

FRÉMONT, la saisissant.

Une lettre. (*Il lit*) « Mon cher Paul Dormilly, » j'ai suivi tes renseignements, le coup est fait,

» ne crains rien pour moi... adieu ; ton ancien
» ami de collège, D...»

PAUL.

Ah ! Monsieur, ajouterez-vous foi!...

FREMONT.

Non... non ; cette lettre est une ruse infernale. (*Il va pour la déchirer*).

LE PREMIER DOMESTIQUE.

Arrêtez ! mon cher maître ; dans une pareille circonstance tout est bon à conserver, tout est bon à dire... je n'accuse pas M. Paul Dormilly du vol qui vient d'être commis ; mais ses anciennes relations pourront, sans doute, vous mettre sur les traces des coupables.

FREMONT.

Explique-toi.

LE PREMIER DOMESTIQUE, *avec force*.

M. Paul Dormilly a été deux ans enfermé à Poissy.

ÉLISE, *tombant évanouie*.

Dormilly !

GUSTAVE, *au domestique*.

Misérable !

FREMONT, *cachant son visage dans ses mains*.

Ah !

DORMILLY, *anéanti*.

Je suis perdu !

Sir Herton , pétrifié , regarde Dormilly avec effroi ; tout le monde lève les bras au ciel , tandis que derrière la grille on voit passer Dégligny et Détourne chargés d'un coffret et d'un grand porte-feuille.

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU ET DU TROISIÈME
ACTE.

ACTE IV.

SIXIÈME TABLEAU.

LE PENSIONNAT.

PERSONNAGES DU SIXIÈME TABLEAU.

MADAME DORMILLY.

PAUL.

GUSTAVE.

ÉLISE.

POULOT.

SIR HERTON.

UN ÉLÈVE parlant.

UN DOMESTIQUE, parlant.

ÉLÈVES.

DEUX PROFESSEURS } personnages muets.

(La scène se passe à Londres dans la maison
d'institution de Paul).

Le théâtre représente l'intérieur de la salle
d'étude d'un pensionnat anglais.

SIXIÈME TABLEAU.



SCÈNE I.

PAUL, seul, *le coude appuyé sur un bureau ;
une bougie est prête à s'éteindre. Le jour
commence à paraître.*

Cinq ans sont encore écoulés... cinq ans !..
passés loin des lieux qui m'ont vu naître... loin
de mes amis!... loin de celle que je ne puis ou-
blier... mort peut-être pour toujours au beau
pays de France !

Air : Mœris lui seul a quitté le village.

(De Romagnési.)

Chez l'étranger, mon cœur flétri,
O mon pays, te pleure et te regrette ;
Dans ma douleur, ton nom chéri,
Cent fois le jour, ma bouche le répète ;
En vain des succès éclatans,
Dans mon exil, m'ont donné l'opulence,
Je sens hélas, biens impuissans,
Que rien ne peut faire oublier la France,
Non, rien ne peut faire oublier la France.
Le ciel est-il enfin satisfait? trouve-t-il que

ma faute, quelle grande qu'elle ait pu être, est assez expiée?... ô Vincennes ! qui pourra t'arracher de mon souvenir ? (*Il reste plongé dans sa rêverie*).

SCÈNE II.

PAUL, MADAME DORMILLY

MADAME DORMILLY.

Le voilà !... déjà levé... plongé dans une noire mélancolie... mon cher Paul !

PAUL, *tressaillant*.

Ah !.. c'est vous ma mère !

MADAME DORMILLY.

Pourquoi devancer le jour ? le repos...

PAUL.

Le repos !.. je ne le trouve que dans le travail.

MADAME DORMILLY.

Il faut cependant te ménager... songe que tu ne t'appartiens pas... il te reste, là-bas, des amis fidèles, je ne te parle pas de ta mère.

PAUL.

O pardon, pardon... mais depuis douze ans je suis si malheureux !

MADAME DORMILLY.

Mon fils, quand le cœur ne se reproche rien,

le courage devient un devoir... les hommes, peut-être, un jour te rendront plus de justice.

PAUL.

Les hommes!.. comme ils m'ont traité... jamais, non jamais, je n'oublierai le jour où j'allais être heureux... l'amour, l'amitié, la considération générale environnaient mon existence... M. Frémont!.. lui aussi, il m'aimait, il m'estimait... comme une révélation fatale a tout changé... Il ne doutait pas de mon innocence et cependant, bonheur, repos, tout fut fini pour moi... il fallut fuir... quitter mon pays, où la vengeance céleste eût à chaque pas découvert mon affreux secret... il fallut m'éloigner de celle que j'aimais... ah! ma mère, plaignez votre malheureux fils!

MADAME DORMILLY.

Et cependant, en te conduisant en Angleterre, le ciel t'a prouvé qu'il veillait encore sur toi. Le digne instituteur qui reçut tes services, en te cédant cette maison d'éducation, la plus renommée de Londres, ne t'a-t-il pas montré tout le cas qu'il faisait de tes talens et de ton caractère?

PAUL.

Oui, oui ma mère, j'aurais tort de murmu-

rer contre le ciel, qui, en me destinant à former l'esprit et le cœur de tant de jeunes gens, a sans doute voulu m'offrir l'occasion d'expier la faute que je paie si chèrement.

Air de Lantara.

Avec plaisir chacun m'écoute ;
 Lorsque je dis, dans un docte entretien ,
 La vertu seule ouvre la route
 Qui peut nous conduire au vrai bien. (bis).
 Cette leçon dont la douceur les touche,
 Doit, je le seus , pour leur bonheur,
 Être écoutée en sortant de ma bouche.
 Car la leçon est dans mon cœur. (bis).

MADAME DORMILLY.

Depuis cinq ans , tout semble te sourire... ta fortune s'augmente... tes élèves te chérissent ; leur nombre s'accroît chaque jour... que te manque-t-il donc ?

PAUL.

Vous me le demandez!.. et celle que j'aime, et Gustave, lui même, qui devait tout employer pour acquérir de mon innocence, les preuves, privé desquelles je ne puis faire un pas sans être exposé à rougir... tous depuis longtems gardent le silence... tous peut-être m'ont abandonné.

MADAME DORMILLY , *à part.*

Si je pouvais parler! (*haut*). Paul tu es in-

juste... Élise, je l'espère, ne t'a pas oublié... et dans ce moment je suis sûre que Gustave... (*Regardant la pendule*). sept heures ! comme le temps marche lentement. (*On entend les sons redoublés d'une cloche*). Mais voici la cloche du matin, j'aperçois tes élèves.

PAUL, *sortant de sa mélancolie.*

Mes élèves !.. ce n'est qu'au milieu d'eux que j'oublie mes chagrins.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LES ÉLÈVES, DEUX PROFESSEURS.

CHŒUR.

Air : Valse de Robin des bois,

Chaque jour avec allégresse
 Nous nous présentons devant vous ,
 Accueillez-nous avec tendresse,
 Ce jour nous paraîtra plus doux.

PAUL.

Enfans , qu'un instant je vous voie ,
 Et touché de votre bonheur,
 Je sens que votre aimable joie ,
 Ici passe jusqu'à mon cœur.

TOUS.

Chaque jour avec allégresse ,

PAUL.

Mes amis , c'est aujourd'hui dimanche...

Seymour, à votre tour à faire la morale à vos condisciples. Prenez cette Bible et choisissez un sujet. (*L'Élève se place devant le bureau du maître*).

L'ÉLÈVE.

« Des devoir des enfans envers leurs parens » dans les moindres circonstances de la vie.

PAUL, *bas à madame Dormilly*.

Qu'entends-je! (*madame Dormilly lui fait signe de se contenir*).

L'ÉLÈVE, *lisant*.

« Honores ton père et ta mère, afin que tes jours soient prolongés sur la terre, que l'Éternel ton Dieu te donne. »

LE DÉCALOGUE, verset 12.

Paragraphe 1^{er}. — De l'Obéissance.

L'obéissance est la première vertu des Enfans; privés dans un âge aussi tendre, des lumières de la raison, qui les guidera si ce n'est l'expérience de ceux qui leur ont donné le jour?

PAUL, *à part*.

Et j'ai pu l'oublier!

L'ÉLÈVE.

Qui a plus de droits à leur confiance, qu'un père, qu'une mère, intéressés par leur tendresse à leur conservation? qu'une mère sur-

tout, dont le cœur est le séjour de la bonté, qu'une mère en un mot, qui pour écarter du fruit de ses entrailles les dangers qui le menacent, serait capable de sacrifier jusqu'à sa vie.

PAUL, *d'une voix étouffée.*

O ma mère, ma mère!

L'ÉLÈVE, *continue.*

Pénétrez-vous donc bien, mes amis, de cette vérité, que la moindre atteinte portée à ce premier de vos devoirs, à l'obéissance que vous devez à vos parens, doit amener sur votre tête des maux dont vous ressentirez les effets jusqu'au dernier jour de votre existence!

PAUL.

Grands Dieux!

Air : Epoux imprudent, fils rebelle.

Mes chers élèves il faut croire
 Ce livre pour votre bonheur;
 Écoutez, que votre mémoire
 Grave ces mots dans votre cœur. (bis).
 Le mien, qui, pour vous vous implore,
 Plein de ces préceptes prudens,
 Peut vous en dire mes enfans
 Ici, plus que le livre encore. (bis).

136 **UNE PREMIÈRE FAUTE.**

MADAME DORMILLY, *bas.*

Mon fils!.. mon fils!.. qu'il est temps que
Gustave arrive!

PAUL.

Allez, mes amis, et vous aussi ma mère...
j'ai besoin d'être un instant seul.

REPRISE DU CHŒUR ; *à mi-voix.*

Retirons-nous , notre présence
Trouble des momens précieux ;
Retirons-nous tous en silence
Allons nous livrer à nos jeux.

(*Ils sortent.*)

MADAME DORMILLY, *à part en sortant.*
Envoyons vite à la poste.

SCÈNE IV.

PAUL, puis UN DOMESTIQUE et SIR HERTON.

PAUL.

Quelle leçon!... tout vient sans cesse ré-
veiller un souvenir que je voudrais arracher de
mon cœur.

LE DOMESTIQUE, *introduisant sir Herton.*
Le voilà , Monsieur.

SIR HERTON.

Il paraît être absorbé.

LE DOMESTIQUE, à Paul.

Monsieur, un gentilhomme désire vous parler.

PAUL.

Faites entrer.

SIR HERTON, s'avancant.

Je vous demande pardon, Monsieur... (*A part*). Que vois-je ! quelle ressemblance !...

PAUL, lui présentant un siège.

Veuillez prendre la peine de vous asseoir, Monsieur, et m'expliquer le motif de votre visite.

SIR HERTON, à part.

C'est sa voix ! (*Haut*). Monsieur, je désire... (*A part*) : Oh ! c'est bien lui.

PAUL.

Je vous écoute, Monsieur.

SIR HERTON, à part.

Il ne me reconnaît pas. (*Haut*). Je désire donc, Monsieur, mettre chez vous en pension mon fils unique.

PAUL.

Je tâcherai, Monsieur, de me montrer digne de votre confiance.

SIR HERTON ; à part.

Oh ! oh ! ma confiance (*Haut*). Votre mai-

son est très-célèbre dans London, Monsieur :

PAUL.

Vos compatriotes sont si indulgens !

SIR HERTON, à part.

Je le crois. (*Haut*). Je suis étonné, s'il faut vous parler à cœur ouvert, qu'un Français réussisse aussi bien à former des élèves Anglais... car je crois que vous êtes Français ?

PAUL.

Oui, Monsieur.

SIR HERTON.

Que leur faites-vous apprendre ?

PAUL.

Mais, Monsieur, je leur enseigne tout ce qu'un jeune homme de bonne famille doit savoir... Ils font chez moi leurs humanités... ils apprennent également l'Histoire, la Géographie, et surtout le Commerce.

SIR HERTON.

Oui, oui, le commerce, je comprends... mais, dites-moi, Monsieur, pour enseigner le commerce, il faut le savoir... et êtes-vous très-sûr...

PAUL, à part.

Le singulier original ! (*Haut*). Mais, Mon-

sieur, quand on s'en est occupé exclusivement pendant cinq années...

SIR HERTON.

En France, peut-être ?

PAUL.

Dans une de ses villes les plus industrielles.

SIR HERTON, *se levant; à part.*

C'est bien cela. (*haut*). Monsieur, j'aurai l'honneur de vous donner de mes nouvelles le plus promptement possible.

PAUL.

Monsieur, je compte sur votre bienveillance.

SIR HERTON

Ne vous dérangez pas, je vous prie ; (*à part, en sortant*). ah ! Monsieur le fripon, je vous apprendrai à venir nous tromper. (*il sort*).

SCÈNE V.

PAUL, PUIS GUSTAVE ET POULOT.

PAUL.

Cet homme a quelque chose de bizarre. (*On entend le roulement d'une voiture*). Une voiture s'arrête à ma porte. (*Courant à la fenêtre*), Une chaise de poste ! (*revenant rapidement à la porte*) ; qui se peut-il être ?

GUSTAVE, *entrant rapidement et se jetant dans ses bras.*

Gustave, ton fidèle Gustave!

PAUL.

Gustave!... à Londres... et moi qui t'accusais ce matin!

GUSTAVE.

Méchant!.. si je n'avais pas tant de choses à te dire... mais regarde donc mon nouveau valet de chambre.

PAUL, *tendant la main à Poulot.*

C'est toi, mon ami, je ne t'avais pas aperçu.

POULOT.

Monsieur Paul, je suis si aise de vous revoir...

GUSTAVE.

D'abord, pour première bonne nouvelle, je t'apprendrai que Dégigny et son ami Détourne, seront pendus, avant quinze jours.

PAUL.

Dégigny!... le malheureux!

GUSTAVE.

Je te conseille de le plaindre, l'auteur de tout tes malheurs.

PAUL.

Je fus son ami.

ACTE IV.

141

GUSTAVE.

Mais il ne fut jamais le tien.

Air de Garrick.

Comme un démon sur tes pas déchaîné,
Pour ton malheur, Déglny vint sur terre ;
C'est par lui seul que tu fus entraîné,
Et que du ciel tu sentis la colère :
Ce fils d'Enfer, objet de notre effroi,
Il faut, cher Paul, que promptement il meure !
Et tous tes maux seront fuirs, crois moi,
Quand le démon qui s'attachait à toi
Sera rentré dans sa demeure. (bis).

Va, va, il n'a pas volé la corde qu'on lui réserve à Édimbourg.

PAUL.

A Édimbourg !

GUSTAVE.

Oui, il est ton voisin... C'est une histoire ! à peine avais-tu quitté la France, chargé des bienfaits de M. Frémont, qui, tout en t'aimant encore, ne pouvait pas se décider à te revoir, que Poulot conçut le projet de te rendre le repos, en forçant son ancien ami Détourne à proclamer ton innocence ; mais où le trouver avec Déglny, son digne acolyte ? ils n'avaient eu garde de rester à Lyon. Aidés de M. Darville,

long-temps nos recherches furent vaines ; aucuns des anciens camarades de Poulot ne pouvaient lui donner des nouvelles de nos deux fripons. Enfin , il y a quinze jours seulement , nous apprîmes qu'après leur aventure de Lyon, Détourne et Dégligny étaient passés en Angleterre, où long-temps ils avaient fait figure sous de faux noms, avec les écus de ton patron ; mais qu'arrêtés en définitif, à la suite de mille gentillesses , ils avaient été condamnés à mort par les juges d'Édimbourg. Poulot voulut aussitôt partir pour cette ville, où il a, dit-il, l'espoir le plus certain d'obtenir de Détourne, d'une façon éclatante, l'aveu d'un crime qui jusqu'ici a causé tous tes malheurs.

PAUL, *ivre de joie.*

Quoi !... on pourrait enfin convaincre.... mais non , jamais ce misérable ne voudra avouer...

POULOT.

Il avouera, Monsieur Paul... j'en sais le moyen... car je connais son esprit superstitieux.

PAUL.

Ah ! si seulement Élise pouvait être certaine de mon innocence.

GUSTAVE.

Elise !... elle n'en a jamais douté.... depuis la mort de son père, devenue ma pupile, elle n'a pas laissé passer un seul jour sans prononcer ton nom.

PAUL.

Que ne puis-je voler auprès d'elle.

GUSTAVE.

Tu ne la trouverais plus en France.

PAUL.

Elle aurait quitté Lyon ?

GUSTAVE, *regardant Poulot.*

Oui... oui, mon ami.

PAUL.

Et où a-t-elle porté ses pas ?

GUSTAVE.

Dans un pays voisin du sien.

PAUL.

Quel motif a pu l'y conduire ?

GUSTAVE.

Le désir de revoir un ami... qui lui est bien cher.

PAUL.

Que dit-il ?

GUSTAVE.

De le consoler... de lui dire que jamais il
n'est sorti de son cœur.

PAUL.

Se pourrait-il... Élise!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME DORMILLY,
ÉLISE.

MADAME DORMILLY.

La voilà!...

ENSEMBLE.

Air : *J'ai vu de notre Roi.*

PAUL.

Est-ce un songe trompeur?	}	(bis)
Ah! quelle est ma surprise,		
Doux instant pour mon cœur	}	(bis).
Je revois mon Elise.		

ÉLISE.

Pour nous deux quel bonheur!	}	(bis).
Reviens de ta surprise.		
Doux instant pour mon cœur!	}	(bis).
Il revoit son Elise!		

MADAME DORMILLY, GUSTAVE, POULOT.

Pour nous tous, quel bonheur!	}	(bis).
Ah! quelle est sa surprise!		
Doux instant pour son cœur!	}	(bis).
Il revoit son Elise.		

PAUL, *seul.*

A ton ami, dis-moi ?
Toi qui seras ma femme,
Rapporte-tu ta foi,
Heureux prix de sa flamme ?

ÉLISE, *seule.*

Pourrai-je te quitter ?
D'une dette chérie
Mon cœur, pour s'acquitter,
Te consacre ma vie.

ENSEMBLE.

PAUL.

Est-ce un songe trompeur ? *etc.*

ÉLISE ET LES AUTRES.

Pour nous tous, quel honneur ! *etc.*

PAUL.

Gustave, c'est encore à toi que je dois ce
doux moment !

GUSTAVE.

Bientôt reconnu publiquement innocent,
plus honoré que tu n'as été méprisé, à la tête
d'un établissement superbe, possesseur d'une
femme charmante, entouré d'amis, tu verras
que la vie est encore bonne à quelque chose.

PAUL.

Peintre magique ! comment résister au déli-
cieux tableau que tu me présentes?... au mi-

146 UNE PREMIÈRE FAUTE.

lieu de vous, je cesse de me défier du sort.
(*On entend les sons d'une cloche.*)

GUSTAVE

Quel est ce bruit ?

PAUL.

Ce sont mes élèves qui rentrent de la promenade.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES ÉLÈVES.

CHOEUR D'ÉLÈVES

Air : Vaudeville des Grisettes.

Auprès de notre père,
Nous rentrons tout joyeux ;
Qu'en ses bras il nous serre
Et nous serons heureux.

(*Ils l'entourent tous et il leur rend leurs caresses.*)

PAUL.

Je n'ai pas de couronne
Mais il n'est pas, je croi,
De prince, sur le trône,
Plus adoré que moi.

TOUS.

Auprès de notre père, *etc.*

GUSTAVE, à *Élise*.

Eh bien ! ma chère amie , que dites-vous de vos petits sujets ?

ÉLISE, à *Paul*.

Ils vous appellent leur père , quelle nombreuse famille je vais avoir!..

MADAME DORMILLY.

Moi, je serai la Reine-Mère.

PAUL, *tout-à-fait gai*.

Mes enfans... aujourd'hui fête complète... la soirée s'avance , je veux dans un joyeux banquet, célébrer le bonheur qui nous rassemble ; Gustave, tu me tiendras tête le verre à la main.

GUSTAVE.

Non , mon cher Paul, pas aujourd'hui ; je dois repartir.

PAUL.

Que dis-tu ?

GUSTAVE.

Si nous arrivions trop tard à Édimbourg.... adieu Paul , la chaise nous attend, les chevaux doivent être changés.... à mon retour je te ferai raison.

PAUL.

Adieu donc.

(Ils s'embrassent, Gustave se dégage des bras de son ami et va sortir suivi de Poulot; en ce moment, le domestique se présente).

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Paul.*

Voici des lettres, Monsieur, qu'on vient de me remettre pour vous. *(Il lui remet un énorme paquet de lettres).*

GUSTAVE, *revenant.*

Ah! mon dieu, quelle correspondance!

PAUL.

Que signifie? *(Il ouvre une lettre).* Ciel!

MADAME DORMILLY.

Qu'as-tu donc, mon fils?

PAUL, *en décachetant une, deux, trois, et les leur tendant.*

Lisez, lisez?... et jugez de l'étendue de mon nouveau malheur.

GUSTAVE, *lisant.*

« Monsieur, au reçu de la présente, je vous prie de me renvoyer mon fils. »

MADAME DORMILLY, *lisant.*

« Mon fils ne peut plus rester dans votre Institution. »

PAUL, *les jetant à terre au fur et à mesure qu'il les lit.*

Toutes!.. toutes du même style... mes amis, ma tête s'égare... je frémis en pensant au motif qui a pu dicter ces lettres... la dernière!... m'apprendra-t-elle enfin?.. (*Il la décachette et la lit à mi-voix, sur une musique précipitée qui va crescendo jusqu'à la fin du tableau*). « Vous auriez pu, Monsieur ; vous » épargner l'affront que vous recevez, en vous » renfermant dans l'obscurité à laquelle vous » êtes condamné. Lisez l'article, trop vrai, que » j'ai dû faire insérer dans le Journal de ce soir, » et voyez s'il était prudent pour des familles » honorables de vous confier plus long-temps » l'espoir de leurs maisons. Sir Herton. »

(*Parlant*). Herton... l'ami de M. Frémont ! (*Développant le journal avec rage*). Lisons » encore. « Avis aux pères de familles. Un An- » glais, digne de ce nom, et qui n'avance rien » qu'il ne puisse prouver, croit devoir, dans » l'intérêt des familles, prévenir ses concitoyens » que le chef d'Institution, Paul Dormilly, n'est » autre qu'un voleur, condamné à deux années » d'emprisonnement, qu'il a subies en France,

» dans la maison centrale de Poissy. » (*Le journal lui échappe des mains*).

GUSTAVE, *le ramassant vivement et lisant.*

Grands Dieux !

PAUL, *revenant de son anéantissement,
et à demi suffoqué.*

C'en est trop !... Destin implacable !... il faut mourir.

(Il tombe évanoui dans les bras de Gustave, à la vue d'Élise, de Poulot et des élèves consternés.

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

SEPTIÈME TABLEAU.

BEDLAM.

PERSONNAGES DU SEPTIÈME TABLEAU.

MADAME DORMILLY.

PAUL.

GUSTAVE.

ÉLISE.

SIR HERTON.

POULOT.

UN DOMESTIQUE.

La scène est dans l'Établissement de Bedlam.

Le théâtre représente l'intérieur d'un jardin anglais ; un pavillon élégant est au côté droit, une fenêtre de ce pavillon fait face au spectateur ; à droite est un banc ombragé par un saule pleureur ; au fond, des massifs et une allée qui se perd en serpentant.

SEPTIEME TABLEAU.

SCÈNE IX.

MADAME DORMILLY, ÉLISE.

ÉLISE, écoutant à la fenêtre du pavillon.

Rien... rien!.. aucun bruit... il se réveille
aujourd'hui plus tard qu'à l'ordinaire.

Air nouveau de M. Roger.

En vain ma voix t'appelle,

Cher Paul, écoute moi,

Ton Elise fidèle,

Est là, près de toi.

Je l'appelle,

Hélas ! hélas !

Il ne me répond pas.

Douleur extrême !

Celui que j'aime,

Ne m'entend plus :

Vœux superflus !

Ma voix fidèle,

Envain l'appelle ;

Je l'appelle,

Hélas... hé... las...

Il... ne... me... répond pas.

MADAME DORMILLY *sur le banc, les yeux baignés de larmes.*

O mon fils!.. mon fils!..

ÉLISE, *se rapprochant de Madame Dormilly.*

Ma tendre mère, ne vous laissez pas aller ainsi à votre douleur; tout n'est peut être pas encore désespéré.

MADAME DORMILLY.

Tu voudrais en vain ranimer mon courage... depuis huit jours que l'infortuné a perdu la raison; à chaque instant, son mal semble faire des progrès effrayans.

ÉLISE, *à part.*

Hélas!.. il n'est que trop vrai.

MADAME DORMILLY.

Dieu juste, ne l'avez vous donc pas encore assez puni?

Air : Reviens à moi. (Romagnési).

Qui je conçois, ô Dieu puissant,
 Quand des parens, qu'arrête l'indulgence,
 Sont outragés par leur enfant,
 Qu'en main vous preniez leur vengeance;
 Mais à quoi bon, sur cet infortuné,
 Faire éclater encor votre colère,
 Lorsque depuis long-temps sa mère
 A pardonné. (bis).

ÉLISE.

Ce pauvre Gustave... Quel doit être son chagrin.

MADAME DORMILLY.

Depuis huit jours qu'il est à Édimbourg, nous n'avons par reçu de ses nouvelles.

ÉLISE.

Il est peut être malade... (*Courant au pavillon*). j'ai cru entendre... oui, il parle... il va sortir... fais, Dieu de bonté, qu'il nous reconnaisse aujourd'hui.

(*Madame Dormilly s'est approchée toute tremblante du pavillon*).

SCÈNE X.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL; *il paraît à la porte du pavillon, descend lentement quelques marches, et s'arrête, en portant vaguement ses regards sur les objets qui l'entourent.*

Que cet air embaumé me fait de bien!.. où suis-je?

MADAME DORMILLY.

Cachons lui qu'il est à Bekdam, sous la surveillance de sir Herton.

PAUL.

Personne !.. tant mieux... je pourrai rassembler mes idées.

(Il va s'asseoir sur le banc ; où il reste plongé dans une profonde rêverie).

ÉLISE, *d'une voix timide.*

Paul!.. mon cher Paul!

PAUL, *se levant vivement.*

Me voilà!.. qui êtes-vous?.. pourquoi venez-vous me déranger?.. je songeais à ma mère.

MADAME DORMILLY.

Mon ami... elle est près de toi.

PAUL.

Vous!.. *(avec un sourire amer).* non... non... elle m'a quitté aussi.

MADAME DORMILLY.

Il ne reconnaît pas même sa mère!.. mon fils!..

PAUL, *se reculant.*

Ne m'approchez pas... fuyez, fuyez... homme cruel, qui de sang-froid m'avez assassiné.

ÉLISE.

Toujours Sir Herton présent à sa pensée!

PAUL.

Que vous avais-je fait? ma vie était paisible... j'étais utile à mes semblables... et vous avez tout détruit... (*Il retombe sur le banc*).

MADAME DORMILLY, *s'appuyant la tête sur l'épaule d'Élise.*

Je ne puis supporter cette vue.

PAUL.

Mais non... ce n'est pas lui... c'est le ciel... le ciel qui m'a frappé... Vincennes!... Vincennes!... ô ma ma mère, pourquoi vous ai-je désobéi!

MADAME DORMILLY, *le serrant dans ses bras.*

Mon Paul.. mon cher enfant.. reviens à toi.

PAUL, *avec joie.*

Gustave!.. est-ce lui? j'ai cru reconnaître sa voix.

Air : *De la petite Mendiante.* (de Romagnési).

Aux jours de malheur et de peine,

Près de moi je te vis toujours;

Que ton amitié me soutienne,

Gustave, viens à mon secours;

D'un crime, je suis incapable,

Et cependant, excepté toi, (bis).

Tout le monde me croit coupable...

(tombant à genoux)

Mon Dieu ! prenez pitié de moi. (bis).

ÉLISE.

**J'aperçois Sir Hertton... sa vue redouble
ses transports... si je pouvais l'emmener ?**

MADAME DORMILLY.

Paul ! Gustave est là... il t'attend.

PAUL, vivement.

Gustave!.. conduisez-moi... que je le voie.

ÉLISE, lui prenant le bras.

Venez. (le soutenant). Pauvre Paul !

PAUL, avant de sortir.

**Surtout ne dites pas à Sir Hertton que je suis
ici.**

(Ils sortent).

SCÈNE XI.

MADAME DORMILLY, SIR HERTON.

MADAME DORMILLY.

**Ah ! monsieur, que de maux vous nous avez
causés.**

SIR HERTON.

**Épargnez-moi vos reproches , Madame ,
mon cœur vous venge assez... hélas!.. en**

croyant démasquer un intrigant, je pensais remplir un devoir sacré... je ne me pardonnerai jamais une erreur qui vous est si fatale.

MADAME DORMILLY,

Mon fils ne fut jamais coupable.

SIR HERTON.

Et quand même il l'aurait été... son repentir, dont les effets sont si funestes!.. mais je vous le jure, Madame, foi d'Anglais! je lui rendrai l'estime de mes concitoyens.

Air : *A soixante ans.*

Votre pardon, ici, je réclame,
Oui, loin de vous, chassant l'adversité,
Grâce à mes soins, jè le jure, Madame,
Paul sera réhabilité. (bis).

N'écoutant qu'un devoir sévère,
J'ai fait le mal, je dois le déclarer,
Et je sens là, tout prêt à l'abjurer,
Que s'il est cruel de le faire,
Il est doux de le réparer. (bis).

MADAME DORMILLY.

Mais mon Paul est pour toujours privé de la raison.

SIR HERTON.

J'espère mieux, moi, Madame... cependant je ne dois pas vous le cacher, ses forces sont un peu ébranlées... elles revicndront, mais

ce sera long... à moins qu'une grande émotion... causée par quelque bonne nouvelle, ne rétablisse l'équilibre de ses esprits dérangés par une émotion contraire.

MADAME DORMILLY.

Nous ne sommes pas assez heureux pour avoir sujet de la faire naître.

SIR HERTON, *voyant entrer un domestique.*

Que nous veut-on?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Quelqu'un demande à parler à Madame Dormilly.

MADAME DORMILLY.

Vous permettez, Monsieur?..

SIR HERTON.

Vous êtes ici chez vous, Madame. (*Le domestique sort sur un geste.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GUSTAVE, POULOT.

MADAME DORMILLY.

Gustave!.. ô mon ami, que tu arrives à propos!

GUSTAVE.

Paul, où est Paul?

MADAME DORMILLY.

Sa santé pourra se raffermir... mais sa raison...

GUSTAVE.

Que ne peut-il la recouvrer à l'instant pour comprendre la bonne nouvelle que je lui rapporte... son innocence va être reconnue!

MADAME DORMILLY, et SIR HERTON.

Il se pourrait!

GUSTAVE.

Tout s'est passé comme Poulot l'avait espéré... la veille du supplice de Détourne, nous arrivâmes à Édindourg... long-temps il fut sourd à nos instances... mais le jour du supplice était arrivé!

Air : de Yelva.

Que ma prière, en ce moment, vous touche,
 Mon cher enfant, lui disait le pasteur;
 Que cet aveu sorte de votre bouche,
 Ce mouvement vous portera bonheur.
 A leurs regrets, arrachez vos victimes,
 Parlez, parlez, je vous suis caution
 Que le Dieu juste oubliera tous vos crimes,
 En faveur d'une bonne action.

Cette idée le frappe... il regarde le ciel! des pleurs viennent mouiller ses paupières... de-

vant ceux qui devaient les entendre, il laisse tomber enfin de ses lèvres les paroles qui justifient Paul, en faisant connaître le véritable auteur du vol de Vincennes; et cet aveu... le voilà... signé de lui, légalisé par les magistrats d'Édimbourg!... jugez de notre joie.... nous reprenons la poste.... bientôt nous revoions Londres.... et notre bonheur sera complet, quand Paul, rendu à la raison, pourra envisager l'avenir sans effroi et oublier ses chagrins dans nos bras.

MADAME DORMILLY.

Gustave!... tu es notre Providence.

GUSTAVE, *l'embrassant.*

Ma bonne tante!

MADAME DORMILLY, *bas à Poulot.*

Et Dégligny?

POULOT, *montrant le ciel.*

Il est quitte envers M. Paul.

GUSTAVE.

Allons trouver mon ami.

SIR HERTON.

Arrêtez... le moyen que je cherchais, est trouvé... M. Gustave! c'est encore à vous que Paul devra sa raison.

GUSTAVE.

A moi!... ah! ne vous trompez-vous pas?

SIR HERTON.

Chaque jour, il vous demande.... je vais vous l'envoyer.... gardez cette pièce importante... tâchez de l'amener, avec art, à vous reconnaître... et surtout, bien des ménagemens en lui annonçant qu'il est justifié... ses forces sont si épuisées... le voilà... courage! bon jeune homme, courage!

MADAME DORMILLY.

Gustave!... ma vie est entre tes mains.

(Au moment de sortir, madame Dormilly, va courir après son fils, mais Sir Hertton la retient et l'entraîne).

SCÈNE XIV.

GUSTAVE, PAUL.

GUSTAVE, à part.

Comme il est changé!

PAUL, s'arrêtant au milieu du théâtre.

Seul!... seul!... ils me fuyent tous ... ils me croient tous coupable... jusqu'à ma mère!... jusqu'à Gustave!

GUSTAVE.

Il a prononcé mon nom.

PAUL.

Mais viens donc, Gustave!... tu ne m'entends donc pas!

GUSTAVE.

Tu m'appelles! mon ami, me voilà.

PAUL.

Vous!... vous allez encore me livrer au mépris des hommes. Où me cacher?

GUSTAVE, *le retenant.*

Arrête!... Paul, regarde-moi bien... je suis Gustave... tu m'aimais tant, dans ton enfance!..

PAUL.

Mon enfance!.. j'étais heureux, alors... j'avais une bonne mère... le plus brillant avenir m'était promis... et j'ai tout perdu... tout!

GUSTAVE.

Il te reste encore ton ami.

PAUL.

Je ne vous crois pas.

GUSTAVE.

Écoute... rappelle tes souvenirs... vois-tu là-bas... ce moulin... cette ferme... où nous allions ensemble.

PAUL.

Que dis-tu!... oui... oui... je vois encore ce bon vieillard...

GUSTAVE.

Viens, hâte-toi... il est ruiné... on va le saisir !.. vite, offre-lui ta bourse.

PAUL.

Attends... (*se fouillant*). mais je n'ai pas d'argent ! si Gustave était ici... il ferait comme autrefois... il me donnerait tout ce qu'il possède et je sauverais le vieillard.

GUSTAVE, *ivre de joie*.

Sa mémoire commence à revenir... mon Dieu, daigne m'inspirer!

PAUL.

Tu pleures !... aurais-tu des chagrins aussi... viens alors... tu me plais... ta voix... est-ce que tu as connu Gustave ?

GUSTAVE.

Oui... je vous ai vus souvent ensemble.

PAUL.

C'est vrai... alors, nous étions souvent ensemble.

GUSTAVE.

Combien vous m'intéressiez, lorsque Gustave... passant son bras sous le tien... comme ceci. (*Il prend son bras*).

PAUL, *avec joie*.

Ah!

GUSTAVE.

Il te disait... mon ami... relisons tous deux ce passage de Virgile... c'était l'épisode de Ninus et Euriale... t'en souviens-tu ?

PAUL, *avec une émotion plus vive.*

Oui... oh ! oui !

GUSTAVE.

Air de la Rosière de Hartwell.

Grâce à la douceur de son style ,
 Au sort de ces tendres amis,
 T'en souviens-tu, lorsque Virgile,
 Savait attacher vos esprits,
 De ses beaux vers goûtant les charmes,
 Sur leurs malheurs, en cet instant,
 Tous les deux vous versiez des larmes,
 Mon ami , comme en ce moment. (bis).

PAUL, *prenant son front à deux mains.*

O mon Dieu, mon Dieu ! se pourrait-il !..
 (Il considère Gustave, et ses mains le parcourent avec rapidité). Si j'étais sûr... mais non... tu veux me tromper.

GUSTAVE.

Air: Berce mon amie. (de l'illusion).

Paul, ô , je t'en prie!

Rappelle tes sens,

De ma voix chérie,

Entends les accens.

Crois à ma tendresse,

En ces lieux j'accours

Le cœur plein d'ivresse

Pour sauver tes jours.

PAUL , *le regardant fixement.*

Ah! Ah! Ah! Ah!

Le sein de Paul se soulève , sa tête retombe sur sa poitrine , il est livré à la plus vive agitation.

GUSTAVE.

Qu'enfin l'espérance

Rentre dans le tien,

Que ton cœur s'élançe

Au devant du mien.

GUSTAVE.

Mais ton œil se baisse,

O! regarde moi,

Bannis la tristesse...

Je suis près de toi.

Gustave t'appèle,

Crois-tu que son cœur

Puisse être infidèle.

UNE PREMIÈRE FAUTE.

PAUL, *le regardant.*

Ciel!., est-ce une erreur ?

Non ! non ! non ! non !

ENSEMBLE.

Enfin l'espérance

Rentre dans le mien,

Et { mon } cœur s'élançe
 { son }

Au devant du { sien.
 { mieu.

PAUL, *le regardant avec des yeux égarés.*

Gustave... oui... oh! oui... c'est bien toi...
sauve-moi.

(Il se jette dans ses bras).

GUSTAVE, *le retenant doucement dans ses
bras.*

Il m'a reconnu!.. fuyons...

GUSTAVE.

Mais tu n'es pas coupable.

PAUL.

Ils le croient, eux!.. partons, partons!

GUSTAVE.

Arrête!.. que crains-tu des hommes?

PAUL.

Ils me fouleront aux pieds.

GUSTAVE.

Ils t'admireront lorsque je leur dirai : Ce Paul, que vous méprisiez... il était innocent.

PAUL.

La preuve!.. la preuve! diront-ils!

GUSTAVE, *tirant la déposition de sa poche.*

La voilà!

PAUL, *suffoqué.*

Que dis-tu!.. ce papier... donne... donne...

(*Il lit*). Il a tout avoué... ah!

(*Il tombe évanoui dans les bras de Gustave*).

GUSTAVE.

O ciel!.. l'émotion est trop forte... du secours! du secours!

SCÈNE XV.

TOUT LE MONDE.

MADAME DORMILLY.

Mon fils... mon fils!

ÉLISE.

Cher Paul!

GUSTAVE, *qui a perdu la tête.*

Du secours, du secours!

SIR HERTON.

Grand Dieu!.. Me serais-je trompé!.. (*Il*

jette des spiritueux sur le visage de Paul).
silence... il revient à lui.

PAUL, *essayant de se soulever.*

Où suis-je !.. Gustave... ma mère... Elise !..
venez tous sur mon cœur.

MADAME DORMILLY.

La raison lui est rendue... mon cher fils.

PAUL, *la serrant dans ses bras.*

Ma mère, que de chagrins je vous ai causés !.. mais je suis innocent !

SIR HERTON, *à part.*

Comme ses yeux s'animent !

PAUL, *avec enthousiasme.*

Ils vont tous le savoir !.. (*Il fait un effort pour se lever*)... ah !.. je ne puis...

SIR HERTON, *avec bonté.*

Restez.

PAUL, *l'apercevant.*

Sir Herton !.. ne craignez rien. (*Lui tendant la main*). Eh bien, Monsieur, étais-je coupable ?

SIR HERTON.

Je n'avais pas attendu ce moment pour vous rendre mon estime.

PAUL.

O ciel !.. quelle faiblesse... tant de malheurs !..

SIR HERTON, *à voix basse, à Gustave.*

Mon ami, craignons tout.

GUSTAVE.

Grands Dieux !..

MADAME DORMILLY, *qui a entendu.*

Que dites-vous... mon fils... mon Paul, non ! non ! (*Elle l'enlace de ses bras*).

PAUL.

Ne pleurez pas... ô ma mère... il faut... il faut nous quitter.

TOUS.

Jamais ! jamais !

PAUL.

Mes forces m'abandonnent... j'ai trop souffert... il est temps d'aller recevoir ma récompense... (*il montre le ciel*) ; adieu, ma mère, mes amis... Gustave, n'abandonne jamais notre mère... et vous Élise... que votre cœur... ah ! (*se ranimant*). Jeunes gens, souvenez-vous de Paul ! Vincennes ! Vincennes !

(*Sa tête retombe, il expire*).

TOUS.

Ah !

(*Le rideau tombe*).

FIN DU SEPTIÈME TABLEAU ET DU DERNIER ACTE.